

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 117 (2014)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Wicht, Philippe / Lièvre Schmid, Christiane / Suisse, Dominique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chronique littéraire

Philippe Wicht, Christiane Lièvre Schmid
et Dominique Suisse

Deux meurtres et demi Jacques Hirt

Avec ce nouveau titre, l'auteur publie son sixième roman. Chacun de ses livres tourne au moins autour de deux points fixes. Il y a tout d'abord la petite cité de La Neuveville. Jacques Hirt en connaît tous les coins et recoins. Ses héros se meuvent dans ce décor décrit toujours avec une grande précision. La ville de Berne est elle aussi présente parce qu'elle est le siège des pouvoirs politique et administratif de la Confédération, et que l'auteur aime les intrigues qui se déroulent dans ces milieux. Le mystère qui s'en dégage sollicite en effet sans cesse et avec bonheur son imagination. Il ne s'intéresse cependant pas seulement à l'action – bien ficelée par ailleurs –, il aime aussi – et peut-être surtout – évoquer des atmosphères, des climats, des moments de grâce. Il n'en reste pas moins vrai que les différents éléments du puzzle qui constituent l'histoire se mettent progressivement en place, chacun arrivant à point nommé, avec une rigueur quasi mécanique. L'autre point fixe est constitué par l'équipe du commissaire Bouvier, composée de l'inspectrice Thu tia Trang et du caporal Jeannet.

Trois morts suspectes vont mettre la machine policière en marche : celle d'Armand Botteron d'abord, informaticien auprès du Service de renseignement de la Confédération (SRC). Ensuite, celle d'un violoniste de grand talent, d'origine roumaine, Mihai Petrescu. Enfin, celle du maire de La Neuveville, décédé brutalement après une séance du Conseil général au cours de laquelle il eut à subir un revers qui, compte tenu du caractère qu'on lui connaît, a dû fortement l'affecter. En apparence, aucune relation entre ces décès, sauf trois similarités : hommes, Neuvevillois, quadragénaires. Peu de choses à se mettre sous la dent.

Armand Botteron, une pointure dans son domaine, est un homme introverti, mal dans sa peau, éprouvant des difficultés relationnelles, notamment avec son supérieur direct. Il est cependant conscient de ses qualités professionnelles. D'autre part, il ne rechigne jamais à la tâche. Il est en train d'organiser avec soin une opération de vols de données informatiques avec

l'intention d'en tirer un maximum sur le plan financier. Il n'en aura pas le temps, il meurt écrasé par un train. S'agit-il d'un suicide ou d'un meurtre ? Rien, dans un premier temps, ne permet de conclure. On sait qu'il a passé la soirée chez des amis, les Rougemont, qu'il en est ressorti en apparence fortement éméché, mais c'est tout. Il est séparé de son épouse depuis deux ans. Récemment, il a entretenu une relation amoureuse avec une femme qu'il avait connue à l'époque de l'adolescence, Caroline Euler. Compte tenu de son caractère, cette dernière, de guerre lasse, a mis fin à leur liaison.

Mihai Petrescu, musicien de haut vol, fut le professeur du médecin-légiste Guido Müller. Il est premier violon dans l'orchestre qui interprète actuellement «Nabucco» dans les Arènes d'Avenches. Lors d'une représentation à laquelle assiste l'équipe du commissaire Bouvier, il est saisi subitement d'un malaise, s'écroule. Emmené à l'Hôpital de l'Ile à Berne après avoir reçu les premiers soins prodigues par le docteur Müller, il décède avant même son admission aux urgences. Simple accident cardiaque, ou y a-t-il autre chose ?

Le couple Pierre et Marie-France Rougemont occupe une grande place dans le récit. Petits bourgeois prétentieux, lui est un m'as-tu-vu dont les compétences ne sont pas à la hauteur des ambitions, elle, en revanche, est une femme de tête qui sacrifie tout à la réussite sociale de son mari, et par conséquent à la sienne. Elle veut briller, compter dans le monde. Malheureusement, elle n'a pas décelé le médiocre chez son mari. Sa vanité éclate dans la description qu'elle fait de ce qu'elle a servi à Armand Botteron le soir de son décès. Madame Rougemont : « Très simplement, sur le pouce, snoba Marie-France. Quelques toasts variés : foie gras, tapenade, caviar d'aubergine, tomates séchées avec lardons ». Elle ajoute : « Des petits riens en quelque sorte. Puis champagne et saumon. « J'avais passé l'après-midi à Mon Repos. Et je n'avais pas le temps de préparer quelque chose de plus élaboré ». Manière de dire, avec un détachement affecté : vous voyez, peu de chose, en somme. Présentant la même personne, l'écrivain Jacques Hirt le fait dans les termes que voici : « Elle portait un négligé en soie, révélateur avec goût mais qui n'avait qu'un seul défaut : il ne parvenait pas à dissimuler totalement des ans l'irréparable outrage ». Il ajoute, ironique : « D'autant moins qu'il était accentué par la seule présence de Thu tia. Restait un charme à la patine plaisante, comme celle qui se dépose sur les bronzes anciens ». Le romancier excelle dans ce genre de remarques. On imagine volontiers qu'il salive doucettement lorsqu'il déniche une belle formule.

Charles Gabus, qui fit une carrière – dont il n'est pas peu fier – de sergent-major, aurait pu faire un coupable idéal parce que propriétaire d'un pistolet d'ordonnance. L'enquête permit assez rapidement d'écartier cette hypothèse.

Les limiers s'intéressèrent aussi à Denise Fonjallaz, mère de Leilla, épouse séparée et non divorcée d'Armand Botteron. Elle aussi aurait pu être l'auteur de la disparition de son gendre avec lequel elle est restée liée pour des raisons

d'affaires financières. Elle est cependant mise hors de cause. Voici comment Jacques Hirt voit Denise Fonjallaz : « La soixantaine mûre et à peine enrobée, juste ce qu'il faut pour plaire à cet âge, sinon c'est de la maigreur desséchante. La chevelure châtain, mi-longue, sans aucun fil argenté, le teint frais, naturel. Le maquillage réduit au strict minimum, on la sentait bien dans sa peau. Elle irradiait le plaisir de vivre et le désir d'en profiter le plus longtemps possible ». Tout ceci est délicieux et distille une gentille ironie.

Au terme d'une enquête serrée dans laquelle interviennent recoulements, recherches d'éléments matériels et intuition, la lumière est faite sur les trois affaires, y compris la manière d'interpréter la notion de demi-meurtre exprimée dans le titre.

On relevait plus haut que les à-côtés de l'affaire policière tenaient une place importante. L'écrivain démontre, par exemple, des connaissances très pointues dans des domaines aussi variés que l'informatique, la médecine légale et les affaires bancaires. Il fait preuve de lucidité lorsqu'il décrit la manière avec laquelle certains individus échappent habilement à leurs responsabilités en transmettant un dossier délicat à leur hiérarchie. Un autre échantillon de la manière dont fonctionnent souvent les administrations est donné par l'observation que voici : « Dans toute administration, le silence et les petites lâchetés sont les leviers de la paix et de la survie ». Attitude peu glorieuse, mais ne dit-on pas que la parole est d'argent et le silence d'or ?

En une phrase – vache –, l'auteur dresse un portrait plus vrai que nature. Ainsi de l'ancien conseiller fédéral Kurt Furgler : « Eh ben, tu vois, le Kurt Furgler, avec ses allures de cardinal constipé, aussi tordu que notre jésuite local ». C'est dur mais, d'une certaine manière, bien vu. On salut !

Jacques Hirt est attentif aux codes, aux comportements. Il a, par exemple, observé que les ministres, lorsqu'ils s'engouffrent dans une voiture, s'installent toujours à l'arrière droite. Dans un autre ordre d'idées, si l'on invite une personne à s'asseoir, il y a plus qu'une nuance entre le sec « asseyez-vous » et le différent « veuillez prendre place ».

Intéressantes aussi les considérations exprimées sur les rapports de force, sur la capacité de certains individus, par leur seule présence, de s'imposer à leur interlocuteur, soit à cause d'un grade hiérarchique supérieur, soit – et c'est plus important – à cause d'une personnalité puissante.

Notre écrivain a l'art des rapprochements inattendus. Ainsi, pour illustrer le comportement de Rougemont, grenouillant sans cesse dans les milieux politiques pour faire avancer ses pions, il a cette image caustique : « Partout il se répandait comme une omelette baveuse ».

Le commissaire Bouvier est non seulement un professionnel de qualité, il incarne aussi avec distinction le notable de province. Il est à la fois gourmet et curieux des choses de l'art et de la poésie. Pour occuper les moments creux de la journée, il se récite, paraît-il, des poèmes et feuillette la fameuse

anthologie *Mille et cent ans de poésie française*, qui comprend plus de mille neuf cents pages, commence avec la *Séquence de sainte Eulalie* et se termine avec Jean Genet. Pour entretenir l'esprit de son équipe, il invite régulièrement ses collaborateurs à une sortie. Elle a alors obligatoirement un double volet : culturel et gastronomique. L'un ne va jamais sans l'autre.

Nous ne résistons pas au plaisir de montrer comment l'auteur saisit la délicieuse Thu tia Trang (elle a le don de l'inspirer) : « Thu tia Trang avait soigné sa tenue pour l'occasion. Sachant qu'elle serait jugée, elle voulait être dominante. Ticheurte en dentelle noire et pétrole près du corps, pantacourt noir en coton et élasthanne pour mettre en valeur ses chevilles. Et escarpins rien que pour en jeter. Pas de chaînette autour du cou qui distrait le regard, nul artifice : la finesse de grain de sa peau ambrée valait tous les bijoux ». On admire la finesse de l'observation. Tous les détails font mouche, tout est significatif. Cette citation est l'occasion de souligner une particularité de l'écriture de notre auteur : il francise volontiers l'orthographe de mots anglais (ici ticheurte, ailleurs, djine).

En conclusion, un livre qui vaut autant par l'intrigue policière que par ce qui l'entoure. (phw)

Editions Rempol, 2014 (243 pages)

Jacques Hirt habite La Neuveville. Il s'est fait une spécialité du roman policier: Une bière pour deux, La mygale et la souris, Le fourmi-lion, Carré d'agneaux, Embarcadère Sud.

Antoine Joseph Buchwalder (1792-1882) éminent cartographe jurassien

Marcel S. Jacquat, Claude Juillerat, Jean-Paul Miserez

La matière de cet ouvrage trouve son origine dans un dossier remis à l'un des auteurs, Marcel S. Jacquat, par son oncle Pierre Reusser. Celui-ci l'avait reçu d'un descendant de la famille du colonel Buchwalder.

Le livre est composé de plusieurs parties. La première, constituée par les mémoires de Buchwalder, s'arrête en 1825 déjà, année du mariage de ce dernier. L'auteur avait alors trente-trois ans. Vient ensuite une *Minute de ma biographie envoyée à M. Wolf*, professeur d'astronomie à l'école polytechnique fédérale de Zurich. Ce document, écrit en 1878 – l'auteur avait

alors quatre-vingt-six ans – décrit, à l'intention du professeur zurichois, les différents aspects de ses activités. Suit une chronologie systématique de l'existence du colonel Buchwalder. L'un des auteurs du livre, Jean-Paul Miserez, ingénieur géomètre, imagine ensuite un dialogue avec son lointain prédécesseur. Il l'interroge, en particulier, sur la manière avec laquelle il avait procédé au levé de la carte de l'ancien Evêché de Bâle. Il faut noter que, d'après les connaissances actuelles les plus pointues en la matière, comparées aux moyens connus au XIX^e siècle, le travail de Buchwalder est jugé d'une grande précision. Le général Dufour en avait reconnu la qualité et l'avait intégré dans son *Atlas de la Suisse* au 1:100 000. A noter que Madame Madlena Cavelti a publié, dans son format original, aux éditions Cavelti, un fac-similé de la carte Buchwalder.

Une aventure tragique : le 5 juillet 1832, Buchwalder, accompagné de son domestique (comme il dit) Pierre Gobat, est victime de la foudre sur le Säntis. Gobat est frappé à mort. Buchwalder rend compte de cet épisode dans une lettre adressée à son maître, Jean-Amédée Watt. Le même événement est relaté dans deux documents également publiés dans cet ouvrage. Le premier est dû au docteur Ch. Flandrin. Il figure dans un livre dont le titre est *Etudes et souvenirs de voyages en Italie et en Suisse*, édité à Paris en 1840. On trouve le second dans les *Impressions de voyage en Suisse*, dont l'auteur est Alexandre Dumas. Selon nos auteurs, le célèbre écrivain français n'a probablement pas eu une relation directe avec Buchwalder ; il se serait contenté d'emprunter ses renseignements au docteur Flandrin. Là n'est assurément pas l'essentiel. Il faut en effet savourer, chez Alexandre Dumas, la verve et les qualités d'imagination et d'écriture, plus que la précision des informations.

Le colonel Buchwalder a également laissé une biographie de Jean-Amédée Watt. Ce dernier, né à Bienne en 1775, mourut en 1834. Il joua un rôle décisif dans la formation du futur cartographe. Il s'en occupa en effet personnellement pendant plusieurs années. Son élève lui doit d'avoir acquis un vaste champ de connaissances dans tous les domaines. Les mémoires dont il est question au début de cet article font surtout allusion à ses découvertes en matière de botanique.

Dans une partie intitulée *Grains de sel*, on trouve des compléments et des commentaires – parfois même des notes malicieuses – qui enrichissent encore les connaissances du lecteur.

Il faut féliciter les trois auteurs de cette intéressante publication. Elle a le mérite de faire mieux connaître une personnalité de premier plan qui s'est illustrée à la fois comme cartographe, ingénieur et officier, et dont la réputation, à son époque, dépassa largement les frontières jurassiennes. (phw)

Marcel S. Jacquat est ancien conservateur du Musée des sciences naturelles de La Chaux-de-Fonds.

Claude Juillerat est enseignant retraité.

Jean-Paul Miserez, géomètre diplômé de l'EPFL, fut le premier géomètre cantonal du Canton du Jura.

Nouveaux cahiers 6/2014

«Le Doubs: colloque de Saint-Ursanne»

Institut jurassien des Sciences,
des Lettres et des Arts

Ce sont les actes du colloque organisé en 2012 par l’Institut jurassien des Sciences, des Lettres et des Arts, un colloque interdisciplinaire comme le dit son président, André Wyss, et entièrement consacré au Doubs, une rivière que Charles Beuchat, dans un article publié avant la Deuxième Guerre mondiale, désigne par «notre fleuve». Cette expression est plus juste qu’on l’imagine dans la mesure où, lorsqu’il se jette dans la Saône à Verdun-sur-le-Doubs, sa longueur est de 450 kilomètres depuis sa source alors que celle de la Saône n’est que de 250 kilomètres. A Lyon, au confluent du «Doubs + Saône» avec le Rhône, ce dernier n’a parcouru que 480 kilomètres depuis Gletsch contre 600 kilomètres au premier.

La première contribution au colloque est due à Michel Montbaron. Elle traite de géologie et de géomorphologie. L’auteur explique le pourquoi de la boucle de Saint-Ursanne. Selon lui, le cours d’eau, qui suit jusque-là une direction SW/NE, est venu buter contre l’anticlinal de la Caquerelle dans lequel il n’a pu trouver le moyen de tailler une cluse. Cette particularité fait du Doubs un affluent du Rhône alors qu’il aurait pu appartenir au bassin du Rhin et se jeter dans la Mer du Nord au lieu de la Méditerranée. Après avoir formé une sorte de M majuscule, il retrouve son orientation initiale, mais inversée. De manière plus générale, Michel Montbaron décrit les particularités géologiques et la genèse des sites morphologiques les plus remarquables.

Marcel S. Jacquat consacre son étude à la flore et à la faune, mettant l’accent sur la grande diversité de l’une et de l’autre. S’appuyant sur une publication de 1975 du professeur Jean-Louis Richard, il distingue quatre associations végétales, soit les groupements riverains avec de nombreuses espèces rudérales, les forêts feuillues, les pâturages maigres des versants ensoleillés, riches en orchidées, enfin quelques groupements très localisés sur éboulis.

Quant à la faune, elle se caractérise aussi par sa grande variété. La faune aquatique est cependant menacée par la pollution et l'exploitation hydro-électrique. On observe de nombreuses espèces de papillons et une vingtaine de libellules. Parmi les poissons, il faut citer l'aprion, qui est menacé, et la truite zébrée du Doubs. Les reptiles (vipère aspic, couleuvre à collier, orvet, lézards) et les batraciens (crapaud, grenouille, salamandre) sont également présents. Les spécialistes ont répertorié près de deux cents espèces d'oiseaux, parmi lesquelles il faut citer: le héron cendré, le martin-pêcheur, le cingle plongeur, le grand-duc d'Europe, le milan noir et le milan royal, le faucon pèlerin. Les mammifères sont représentés par le putois et plusieurs sortes de chauves-souris. D'autre part, le lynx et le loup auraient réapparu dans nos régions et l'on apprend que le chat forestier a su, malgré un environnement parfois hostile, se maintenir.

L'historien Jean-Paul Prongué pose la question suivante: le Doubs jurassien, frontière naturelle ou politique? Poser la question aujourd'hui, c'est y répondre. La rivière est bien une frontière naturelle et politique. Il n'en fut pas toujours ainsi. L'auteur affirme en effet que la frontière politique n'apparaît qu'en 1779 -1780 à l'occasion de deux traités signés par le roi de France et le prince-évêque de Bâle qui font du Doubs une frontière politique et même ecclésiastique. Jusque-là, la région était constituée de seigneuries qui s'étendaient des deux côtés du cours d'eau. Selon les périodes, la frontière fut plus ou moins étanche. Ainsi, entre 1815 et 1914, les relations étaient relativement aisées entre les deux côtés. Elles devinrent beaucoup plus difficiles entre la Grande Guerre et la fin du XX^e siècle. Depuis, selon l'historien, « cette frontière du "Doubs" peut être qualifiée de paradoxe ». Les échanges, en effet, sont intenses, plus économiques qu'humains, d'ailleurs. Les Suisses font volontiers leurs courses en France où les prix sont intéressants, alors que les Français traversent la frontière pour trouver un emploi qui n'existe pas chez eux ou qui est mieux rémunéré en Suisse. Jean-Paul Prongué considère que ce déséquilibre n'est pas sain et qu'il ne saurait perdurer.

La contribution de Laurence Marti a un caractère plus personnel. Elle évoque ses différentes rencontres avec le Doubs. Il y a tout d'abord la rivière et la culture populaire, à travers les festivités de carnaval, mais aussi de la Chandeleur, la fête des lumières. L'exploitation des ressources hydroélectriques fait l'objet de sa deuxième rencontre. L'auteure met l'accent sur l'importance qu'a eue, par exemple, la construction de l'usine de La Goule pour l'industrie de l'Erguël. D'autre part, le développement économique entraîne une amélioration du niveau de vie. Les gens ont plus de temps pour eux. Ils recherchent des lieux de détente et d'excursions qu'ils trouvent sur les bords du Doubs. Dans la foulée, Laurence Marti, spécialiste de l'histoire économique, s'intéresse au développement de la gastronomie et du tourisme de la région.

Daniel Sangsue présente la partie littéraire du colloque. Il se limite aux œuvres publiées au XX^e et au XXI^e siècles. Pour la clarté de l'exposé, il distingue plusieurs catégories d'ouvrages. Tout d'abord, les œuvres dites *de célébrations*. Elles sont à la fois narratives et lyriques. Narratives, parce que les auteurs décrivent la rivière, lyriques parce qu'ils expriment l'enthousiasme qu'elle leur inspire. Ces ouvrages vont de 1913, avec *Le Doubs dès sa source à son embouchure et bries chronologiques*, de Fritz-Albin Perret, à 1994, avec *Le Doubs. De la source à la Saône*, de Jean-Louis Clade.

Dans *L'eau mortifère*, Daniel Sangsue évoque deux écrivains neuchâtelois, Jean-Paul Zimmermann, dont l'inspiration est particulièrement noire, et Jean Haldimann, qui a publié un recueil de nouvelles intitulé *Notre Doubs* dont, selon l'auteur de l'essai, « le tragique et la mort sont plus feutrés... » (sous-entendu moins sombres que la littérature de Zimmermann).

Le moulin de la sourdine de Marcel Aymé et *Les échelons de la mort* du recueil *Feux et lieux* de Georges Piroué illustrent *La mort en sourdine*. A propos de Marcel Aymé, il est souligné qu'il s'abstient de donner des références géographiques précises pour éviter, c'est l'interprétation de Daniel Sangsue, d'être taxé d'écrivain régionaliste.

Bien qu'ayant vécu jusqu'à plus de trente ans en Suisse, Monique Saint-Hélier se revendique comme française. Dans son œuvre, pourtant fortement influencée par le milieu jurassien, montagne et Doubs, elle évite soigneusement de citer des noms connus de la région, afin d'échapper, comme Marcel Aymé, au reproche d'écrivaine régionaliste. En fait, inspirée par son milieu, elle aspire à réaliser une œuvre universelle. Daniel Sangsue la classe dans une catégorie qu'il intitule « Le Doubs voilé ».

Le Doubs n'est pas seulement une source d'inspiration tragique. A propos de Jean-Pierre Monnier et de Jean-Paul Pellaton, l'essayiste parle « De la mort à la vie ». Il consacre une longue étude à Jean-Pierre Monnier, notamment à son dernier roman, *Ces vols qui n'ont pas fui*, titre magnifique, peut-être emprunté à un sonnet de Mallarmé, dans lequel la présence du Doubs est récurrente et où l'on respire un sain optimisme. Jean-Paul Pellaton fait aussi l'objet d'une longue présentation, notamment celle de son roman picaresque *Le Mège*. Daniel Sangsue s'intéresse aussi à un poème du même auteur extrait de son recueil *D'ici-bas*, texte dans lequel le poète exprime son exquise sensibilité.

Lorsque les rives du Doubs deviennent « Des rives souriantes », on trouve Louis Pergaud et Alexandre Voisard, ce dernier pour un épisode amusant du fameux *Le Mot musique ou l'enfance d'un poète*. Ernest Mignatte complète cette liste avec le rappel d'une aventure extravagante décrite dans *Papiers de famille*.

L'article se termine par la présentation d'un poète bisontin contemporain, Bertrand Degott.

Pour terminer, Françoise Matthey, poétesse, donne un beau récit mettant en scène un vieil horloger et un enfant fasciné par le savoir-faire de son aîné. L'auteur sait rendre avec tendresse l'émerveillement éprouvé par le jeune garçon.

Il faut aussi souligner la qualité des illustrations. On note particulièrement la série intitulée *La mise en abîme*, installation, abbatiale de Bellelay, été 2013, due à Romain Crelier et photographiée par Jacques Bélat.

Le colloque de l'Institut jurassien des Sciences, des Lettres et des Arts est un bel exemple de travail interdisciplinaire où des scientifiques de haut niveau savent mettre leurs compétences à la portée des non-spécialistes. (phw)

Distribution, *Bibliothèque cantonale jurassienne*, 2013 (110 pages)

Le mascaret des jours

Claudine Houriet

Après un roman, *Une aïeule libertine*, Claudine Houriet publie un recueil de vingt-sept nouvelles, un genre plus ramassé dans lequel elle excelle aussi. On suit avec intérêt tous les personnages qu'elle anime. Chaque histoire est impeccablement construite, le style en est rapide et rien jamais n'est inutile. Des détails, oui, mais ils font sens. On peut parler de littérature classique. Par touches subtiles, l'auteure crée des climats. Certains êtres, en apparence banals, acquièrent sous sa plume un relief qui retient l'attention du lecteur. Claudine Houriet passe avec aisance de la réalité au rêve. L'attaque du récit est tranchante et efficace. Exemple : « Il avait le cœur gros. C'était idiot, mais il n'y pouvait rien ». Le lecteur est ensuite emporté dans une histoire parfaitement conduite qui précède une chute inattendue et brève.

Dans *La petite fille en rouge*, on fait la connaissance d'un chauffeur de poids lourds. Arrivé à l'âge de la retraite, et bien qu'il eût souhaité continuer quelque temps encore son activité, il est invité à se retirer. Il se remémore alors avec mélancolie la vie qu'il menait : les paysages traversés, les copains, les arrêts dans les bistrots. Tout cela maintenant va lui manquer. Et puis, il y a Marlène, la pin-up – démodée, selon ses amis – collée à l'intérieur de sa cabine. Que va-t-elle devenir ? Sa compagne, Valérie, l'acceptera-t-elle ? Pour lui, il n'est pas question de s'en séparer. Un autre souvenir lui revient à la mémoire, celle d'une petite fille habillée de rouge qu'il a entrevue à plusieurs reprises, certains lundis, du haut de son camion. Plusieurs années après, cette dernière le reconnaît ; elle est serveuse dans un restaurant, lui

client du même établissement. Bouleversé par cette rencontre, il ne peut qu'articuler: « La petite fille en rouge ! Et il lui ouvrit les bras ». L'art de dire beaucoup avec un minimum de mots !

Claudine Houriet saisit avec justesse les moments de grâce. Ainsi, cette rencontre, la nuit avec des cerfs: « Une harde de cerfs massés derrière les barrières, examinant curieusement les bolides qui filaient devant eux. Et ces immenses bois d'Allemagne que l'autoroute coupait d'une large tranchée. Il avait sa fenêtre ouverte, les oiseaux lui offraient leurs chants par-dessus le bruit des moteurs, et il chantait avec eux, à tue-tête. Il décelait la montée de la sève au printemps quand les branches s'auréolaient d'une douceur rose, recevait en cadeau le vert transparent des premières feuilles, puis l'éclatement si frais de toute la voilure ». Un véritable enchantement ! L'évocation de l'automne n'est pas moins séduisante: « Il épiait le jaunissement sur la pelisse sombre de la fin de l'été, pour traverser au bout de quelques semaines un royaume féerique d'or et de rouille ».

Dans *L'ange qui ne voulait pas sourire*, le passé lumineux se mêle au présent sordide. Le récit illustre l'évolution des relations entre une mère, Flore, et sa fille Clara. A l'époque de l'enfance de cette dernière, leurs relations étaient sans nuage. Clara était tout pour sa mère, qui était fière des dons de sa fille, et cette dernière ne vivait qu'en fonction de Flore. Le temps faisant son œuvre, la relation se dégrade, la mère vieillit, s'adonne à l'alcool, sa fille voudrait qu'elle accepte d'entrer dans un home, ce qu'elle refuse catégoriquement: elle veut demeurer dans la ville où elle a vécu et où elle a ses habitudes. Victime d'un accident, la vieille dame voit son dernier moment arriver. L'auteure l'exprime avec des images éblouissantes: « Elle perdit l'équilibre, se rejeta en arrière. Avant que sa nuque ne heurte l'angle d'une marche, elle aperçut un martinet qui fondait sur elle, bec grand ouvert. Et elle comprit qu'il emporterait son âme sous le clocher de l'église et qu'ainsi elle aurait vue sur la vieille ville pour l'éternité ». Ainsi, ce qui aurait pu être ressenti comme une vision de désespoir se transforme, par la magie des mots, en une glorieuse affirmation d'espérance.

L'histoire du *Trouvère* est à la fois celle du bonheur et du malheur du héros, un chanteur d'opéra. Un jeune couple roule en voiture sur une route de Corse. Tout à coup, l'auto heurte un chien, un chien à trois pattes. Heureusement, l'accident n'est pas très grave et les jeunes gens se mettent à la recherche du maître de la bête. Ils le retrouvent, il s'appelle Luigi. A un certain moment de sa vie, le chien a joué un rôle important. Il l'a, selon ses dires, détourné de la mort. On apprend que Luigi a vécu un amour passionné et partagé avec Emilia, une femme de basse condition qui est devenue une soprano de réputation mondiale. Ils ont chanté ensemble, d'abord en Italie, puis à l'étranger où ils connurent le succès. Cette vie, à l'écart de Naples, la ville du soleil, ne convient pas à Luigi. Tout en continuant à s'aimer passionnément, le couple se sépare. Alors, ce qui devait arriver arriva, la cantatrice,

au désespoir de Luigi, céda aux avances d'un riche admirateur. Ce sont les descriptions, les évocations qui font le prix des nouvelles de Claudine Houriet. Ainsi, ce paysage de Corse : « Des éboulis de roches au milieu des genêts. Leur coulée d'or jusqu'à la mer presque violette au bas des falaises. Une beauté violente, qui saisissait ». De même, elle perçoit les différentes subtilités des accents. A propos de l'accent corse, elle met les mots suivants dans la bouche de Luigi : « Et les accents de cette terre m'effraient. Rauques, violents, porteurs dans leurs mélopées déchirantes d'un archaïsme déroutant ». Des paysages encore, décrits avec un grand souci du détail. Par exemple : « Calanques de calcaire rose, sauvagerie des montagnes, dégradés des îles en fuite vers la grisaille évanescante du large, intensité des bleus sous le soleil, petites églises romanes de San Michele de Murato, avec son alternance désordonnée de basalte et de pierre blanche, de la Canonica, dressée intacte, pure et claire comme une vierge sans défaut... » Le lecteur relève en particulier ... « les îles en fuite vers la grisaille évanescante du large... » A la question posée au trouvère : « Pourquoi seulement des compositeurs italiens ? Pourquoi pas Mozart ? » La réponse fuse, définitive : « Par fidélité à ma patrie. Je suis exilé ici (en Corse). Mais tout mon être est tourné vers l'Italie. J'habite encore dans le Spaccanapoli ». On le voit, un attachement viscéral, absolu ! Plus loin, Claudine Houriet évoque encore avec subtilité et suavité l'atmosphère de Naples : « Retrouvé le basso de mon enfance, la plage et le Castel dell'Ovo doré, avec la silhouette du Vésuve à l'horizon, translucide dans la douceur du crépuscule ». Décrivant Emilia, la cantatrice, à partir d'une photographie, l'auteure le fait de la manière que voici : « La soprano avait vingt-cinq ans peut-être, son abondante chevelure l'auréolait de jais et dans son regard s'alliaient (il faut le souligner) le velours et la passion », une association particulièrement heureuse.

La nouvelle *L'Australie* met en scène la serveuse de la brasserie *Le Caracas*. Claudine Houriet décrit Elsie, c'est son prénom, dans l'exercice de sa fonction. Elle est belle, mystérieuse, attire tous les regards. Elle jouit de l'entièr confiance du patron. A elle seule, elle fait tourner l'établissement à la satisfaction de ce dernier. Un jour, en rentrant de son travail, elle est victime d'un banal accident : une fracture de la cheville qui l'immobilise plusieurs semaines durant. Une absence suffisamment longue pour qu'une jeune sommelière la remplace avantageusement. Elle s'en rend compte lorsque, proche de la guérison, elle se rend au « Caracas ». Elle est étonnée de l'accueil qui lui est fait. Alors qu'elle s'attendait à des manifestations d'enthousiasme, elle se heurte à une indifférence humiliante. Pire, téléphonant quelques jours plus tard au patron pour l'informer de son prochain retour, celui-ci lui fait savoir que la remplaçante donne entière satisfaction. Une manière de dire, en somme, que l'on se passerait aisément de ses services. Il lui est même rappelé – sur un ton géné, il est vrai – qu'elle approche de la soixantaine et qu'elle devrait songer à se reposer. Outrée par cette remarque, elle donne son congé

et s'invente une fille et deux petits-enfants vivant en Australie. Pour le patron, pour les clients, c'est là qu'elle irait, histoire de s'effacer dignement. Ainsi, la femme séduisante, cultivant son quant-à-soi, semblant traverser l'existence avec une indifférence étudiée, est brusquement révélée à elle-même. Les aléas de la vie lui rendent sa dimension humaine.

La vue d'une œuvre d'art : « Sept fauteuils de jardin autour d'une table dressée. Sept fauteuils vides ». Voilà comment commence la nouvelle *Les absents*. Cette absence de personnages plonge la narratrice dans une rêverie où se présentent successivement ceux de sa lignée, qui dorment pour l'éternité. Elle les restitue avec une tendre délicatesse. Cette histoire est l'occasion d'une réflexion sur le temps, la mémoire, l'inquiétude devant l'insoudable mystère de la destinée humaine. On perçoit chez les disparus évoqués comme un souhait désespéré de retrouver une place dans le monde des vivants : « Désemparés (les morts), vous découvrez l'infini, sa transparence, sa légèreté. Le poids de l'âme : vingt et un grammes. C'est bien peu ». A ces mots, le lecteur se surprend à murmurer deux vers d'Homère traduits par Marguerite Yourcenar : «... Et mieux vaut vivre esclave et de pain noir nourri / Que régner chez les morts...» On le voit, Claudine Houriet a le sens de l'émotion et une vraie capacité d'empathie.

L'aîné raconte l'histoire de la relation entre un fils et sa mère, une relation heureuse jusqu'au jour où cette dernière quitte sa famille, dominée par une passion destructrice. Le fils en est désespéré. Il la retrouve un jour. Elle est caissière dans un supermarché. A la fermeture de l'établissement, il espère la rencontrer. Malheureusement, elle est accompagnée d'un homme et le couple s'enfuit en voiture. Le garçon ne fait qu'entrevoir sa mère à travers la vitre, elle lui fait signe, brièvement, et ce signe, pour lui, a valeur d'un fol espoir. La nouvelle se termine en effet par : « Un jour, bientôt, plus tard, il faudrait peut-être de la patience, au bout de leur chemin, se dessineraient une silhouette tenant à la main une valise. Il n'aurait plus qu'à se précipiter vers elle et à lui faire fête ». Il faut noter aussi la sobriété avec laquelle le départ de la mère est présenté, aucune emphase : « Sa mère les a quittés... Pauvres gosses... Elle paraissait si bien. A qui se fier ? » Quelques mots seulement ; à eux seuls ils expriment un monde qui s'effondre.

Deux hommes se retrouvent dans l'éternité et se découvrent immédiatement un point commun : leur intérêt pour une machine, la machine Richter. Celui que la narratrice appelle L'Ancien se désespère de voir, par un trou dans les nuages, que sa maîtresse, qu'il avait passionnément aimée lorsqu'il était sur terre, lui a trouvé un remplaçant. Elle paraît filer le parfait amour. Quant au nouvel arrivant dans l'éternité, son comportement est tout autre. Il pense en effet avoir été un mauvais père et un mauvais mari. Par conséquent, son départ pour l'au-delà n'a pu être considéré que comme un événement heureux par ses proches. C'est bien ce que pensent ses enfants. En revanche, à son grand étonnement, il s'aperçoit que sa femme entretient avec dévotion son

souvenir. Il ne s'était tout simplement plus rendu compte depuis longtemps qu'elle l'aimait.

La nouvelle *Le retour* propose « un beau conte d'amour et de mort ». Nous n'en dirons pas davantage. C'est par cette formule que commence le « *Tristan* » de Joseph Bédier.

Nous ne résistons pas, pour terminer, au plaisir de citer quelques lignes dans lesquelles l'auteure, avec un art consommé, célèbre la beauté des étoffes : « Il y avait des semis de fleurs sur des fourreaux sombres, des amas de tissu bouffant autour des épaules, des dégradés de roses, de gris, des robes du soir précieuses et moirées. Il y avait de la soie, du lin, des étoffes imprimées, brochées, pailletées. Des ramages, des rayures, des éclaboussures, des bouquets ».

En conclusion, une œuvre où se rencontrent à la fois l'éclat, la gravité et l'allégresse, un enthousiasme aussi, qui célèbre la splendeur du monde et la saveur incomparable de l'instant. (phw)

Editions Luce Wilquin, 2014, (280 pages)

Claudine Houriet est peintre et écrivain. Elle est l'auteur de poèmes, de nouvelles et de romans, parmi lesquels on peut citer : L'étoffe des songes, Le temps où nous aimions, Une aïeule libertine. Elle a également collaboré aux revues Intervalles et Jura Pluriel.

Cartes sur table

Françoise Choquard

Un petit livre – ce n'est pas sa valeur qui est ici en cause, mais le nombre de pages. Il est composé de treize histoires – nouvelles et textes courts – et d'une lettre adressée au lecteur. Chaque texte est précédé d'une illustration de fort belle tenue due à l'artiste-peintre Carole Perret.

On retrouve dans cet ouvrage le style caractéristique de l'auteure : prime-sautier, élégant toujours. Tout chez elle est parfaitement construit, maîtrisé. Jamais elle ne se laisse aller à la facilité. On a affaire à une personne d'ordre, dans l'écriture comme dans ses activités domestiques. Il lui arrive d'insister, par exemple, sur le soin qu'elle apporte à la tenue parfaite de sa maison, une maison qui joue un rôle important dans sa vie comme dans son œuvre. On peut aussi parler de légèreté, une légèreté cependant qui cache parfois une forme d'inquiétude, de nostalgie, vite réprimée d'ailleurs. Françoise Choquard, c'est sa politesse à elle, ne tient pas à étaler de manière théâtrale

des sentiments dont elle considère peut-être qu'ils mettraient le lecteur mal à l'aise. Juste, à l'occasion, une fine pointe d'émotion !

Les histoires ici racontées ont souvent pour origine des souvenirs, des sensations liés à l'enfance et à l'adolescence. On assiste à un va-et-vient constant du présent au passé. Le mot – un seul mot – joue fréquemment un rôle déclencheur dans le récit. Il n'a parfois qu'une relation très ténue avec lui. Cela suffit pourtant pour que naîsse l'inspiration.

Françoise Choquard met en épigraphe de son livre une citation empruntée à Pierre Assouline, très révélatrice de sa manière à elle : « Il faut savoir qu'on ne sait pas exactement ce que l'on cherche : c'est en s'égarant qu'on trouve ». François Beuchat, dans un de ses livres, exprime une idée analogue. En d'autres termes, il faut laisser courir sa plume : le message se met alors, à l'insu même de l'auteur, petit à petit en place. Notre écrivaine s'exprime ainsi : « Et pourtant ce sont des mots de tous les jours qui conduisent ma plume, laquelle retient au vol l'émotion d'un parfum, d'un décor, d'un souvenir. A peine un titre provisoire s'est-il esquissé que déjà, au service de ces mots, un rythme s'impose. Pour dire le vrai, l'histoire vient seule, judicieuse ou insolite et, dépassant le thème, m'amène souvent à me rencontrer moi-même ». L'idée de rythme est intéressante ; une histoire, comme un poème, s'impose en effet souvent d'abord par cela : son rythme. D'autre part, l'acte d'écrire n'est pas anodin, il agit comme un révélateur de la personnalité de l'auteur et comme un moyen de lutter contre une solitude délétère : «... et alors la solitude pleine d'échos ne demande que l'indispensable feuille blanche et sa plume d'occasion », dit la narratrice.

La nouvelle dont le titre est *A chacun son chapelet* est bien typique de la manière de Françoise Choquard. Elle part de ce mot qui lui rappelle un souvenir de son enfance, celui précisément d'un chapelet appartenant à la servante de sa famille, un chapelet qu'elle avait aperçu un jour par hasard. Partant de ce fait insignifiant, elle décrit le destin de cette femme dont la vie fut tout entière vouée au service des autres. Destin modeste, mais qu'elle sut assumer avec une dignité exemplaire. Justine, tel était son prénom, sut en effet s'occuper, après le décès de la mère de la narratrice, de toute l'intendance de la maison. C'était une maîtresse femme, consciente du caractère subalterne de sa situation sociale, mais consciente aussi de sa propre valeur. Elle était à la fois austère (la narratrice parle, par exemple, de son chignon) et d'une efficacité sans égale dans la conduite des affaires du ménage. Lorsque vint pour elle le moment où elle ne put plus offrir ses services, elle se retira dans un home pour personnes âgées. C'est là que la narratrice vint lui rendre un jour visite. Elle fut émue de voir le dénuement dans lequel elle la trouva. Elle ne disposait en effet que d'un modeste coffre qui contenait ses pauvres objets, en particulier son chapelet et une somme d'argent qu'elle conservait précieusement « pour le riche goûter de son enterrement », et d'une table. C'est à la fois dérisoire et touchant. Elle avait donc, Justine, jusque dans la

vieillesse, conservé sa fierté. Par ailleurs, la narratrice saisit bien l'allure de cette vieille fille sans âge se préparant pour sa sortie hebdomadaire: ... «Justine mettait droit sur la tête un petit chapeau, enfilait des gants, balançait un sac noir au bout du bras et traversait la ville avec son air inexplicablement vainqueur ». Elle la devine aussi jalouse d'Eugénie, une couturière, qui venait à la maison deux ou trois fois par année. Eugénie – délicieux prénom vieillot –, Françoise Choquard la voit ainsi: «Epanouie, dans le meilleur de son âge, elle avait des formes, une acné opiniâtre sur les pommettes et le nez, des cheveux frisés, et affichait le plaisir de la cigarette». Apparemment pas de quoi rendre une autre femme jalouse. C'est oublier que Justine n'apprécie pas la connivence qu'elle devine, à tort ou à raison, entre Eugénie et le domestique de la maison. Une note encore, qui ne manque pas de pertinence, exprimée avec justesse par Françoise Choquard: Justine, personne de basse extrace, comme aurait dit François Villon, entre au service de «gens bien», ce qui semble accroître son prestige à ses yeux.

Une scène banale de la vie quotidienne – une fillette étale des bijoux de pacotille à même le sol. Elle les offre aux passants. Un peu plus loin, un jeune garçon en fait de même avec des objets divers: coquillages, pierres ponces, galets polis, etc. Ces deux scènes insolites ramènent également la narratrice à son enfance. Elle se souvient avoir joué «au magasin» avec son petit frère, elle tenant le rôle de la vendeuse, lui de l'acheteur. Ils ne disposaient ni de marchandises ni de billets ni de pièces de monnaie. Tout se passait dans l'imaginaire, les mots remplaçant les choses. Cela est raconté avec un luxe de détails, une virtuosité qui font que le lecteur se laisse séduire. Au retour de sa balade, la narratrice retrouve le jeune garçon vendeur d'articles hétéroclites. Celui-ci lui remet en cadeau une carapace d'oursin. Ce geste naïf la ramène un peu plus encore à son passé. Elle conclut ainsi: «L'île quotidienne de mes énergies m'attend, la seule avant l'Autre, celle qui ne saurait tarder!» La réalité reprend ses droits, mais on devine, dans la dernière partie de la phrase, comme une inquiétude, vite réprimée cependant, puisque l'histoire se termine ainsi, sans autre commentaire.

Le départ du piano est l'occasion pour l'auteure de réflexions sur le dépouillement, la nécessité de lâcher prise. Elles lui sont inspirées par sa décision de se séparer de son piano à queue. Elle en a beaucoup joué, mais avoue n'être pas très douée pour ce genre d'exercice. Pourtant, comme elle ne fait jamais les choses à moitié, elle s'est obstinée. Elle constate alors que la discipline qu'elle s'est toujours imposée s'avère bien utile maintenant dans ses travaux d'écriture pour lesquels elle fait preuve du même acharnement, mais, heureusement, d'un talent supérieur.

Dans *Le petit arrosoir*, l'écrivaine, à l'occasion d'une visite au cimetière où repose son compagnon, se souvient de celles qu'elle faisait autrefois, dans une autre ville, pour s'occuper de la tombe de sa mère. Elle a l'impression d'un même décor, des mêmes bruits qui suscitent en elle d'étranges

sensations. On lit: «En ce temps déjà (celui de la mort de sa mère), la porte métallique livrant passage aux allées bordées de tombes crissait démesurément. Que je le veuille ou non, son écho obsessionnel, semblable à celui de mes visites d'aujourd'hui, s'érige en symbole du passage entre vie et mort». Le franchissement de la grille d'entrée acquiert donc une valeur particulière. Mais tout à coup, un objet insolite attire le regard de la narratrice: un petit arrosoir jaune. Elle prend conscience que quelqu'un d'autre l'a peut-être précédée en ce lieu. Une pointe de jalousie la saisit alors, vite réprimée cependant, car elle s'interdit de cultiver un sentiment qu'elle juge de bas étage. En franchissant en sens inverse la porte du cimetière, elle murmure: «Indigne de moi tout soupçon rétrospectif, tout compte mesquin fait à rebours des années qui... des années que... oui, je sais».

Ces quelques commentaires donnent une idée du ton à la fois alerte, enjoué, mais grave aussi d'un ouvrage qu'on lit avec bonheur. (phw)

Editions de l'Aire, 2014, (80 pages)

Françoise Choquard habite à Berne. Elle est l'auteure de romans: L'hiver lucide, Le centaure blessé et de recueils de nouvelles: Mes mots et Un si joli dimanche. Plusieurs de ses œuvres ont fait l'objet de traductions en langue roumaine.

La grande révolution de la fin du siècle

Roger-Louis Junod

Voici un livre composé de huit courts récits et d'une brève conclusion. L'auteur, on le sait, est depuis longtemps intéressé par les questions économiques et les problèmes de société. Il a eu, il y a bien longtemps déjà, la révélation d'une doctrine due à un auteur français, Jacques Duboin. Il s'agit du distributisme. Elle part de l'idée que nous vivons dans une société d'abondance dans laquelle une part importante de la population – ce qui est contradictoire – ne peut satisfaire ses besoins élémentaires, faute du pouvoir d'achat nécessaire, ce dernier étant supposé être confisqué par les capitalistes. Il en résulte un phénomène de surproduction associé à la misère d'un grand nombre. Comment y remédier? L'économiste français propose la solution que voici: remettre à chacun une carte de crédit, gagée sur la production, lui permettant d'acquérir tous les biens et services dont il a besoin et cela, durant son existence entière. Ainsi, se trouve appliqué le principe: à chacun selon ses besoins. Une solution ingénieuse et généreuse! Elle se heurte cependant à certaines objections que Roger-Louis Junod, d'ailleurs, relève. Il se demande,

par exemple, si le fait d'obtenir sans effort tout ce dont on a besoin, ou plutôt tout ce que l'on désire, ne conduit pas fatallement à une somnolence qui, à terme, conduit à la décadence ? L'ambition, la volonté de s'imposer sont en effet de puissants ressorts d'efficacité, inséparables cependant de la perspective d'acquérir un supplément de richesses mettant ceux qui en disposent au-dessus de leurs semblables.

L'auteur pose aussi avec pertinence la question des matières premières, de l'énergie en particulier. Dans ces domaines, l'humanité se trouve face au phénomène de la rareté, non pas relative, mais absolue. Comment va-t-on répartir ces ressources qui deviennent de plus en plus rares ? Cela suppose un accord international entre tous les pays et les continents du monde dans le cadre d'une nouvelle organisation ; l'auteur imagine une Confédération mondiale. Après les Etats-Unis d'Amérique, les Etats-Unis d'Europe que Victor Hugo appelait de ses vœux au XIX^e siècle, voici donc les Etats-Unis du Monde, seule structure à même de répondre aux défis de l'heure. Le succès dépend de la capacité de chacune des parties à défendre ses propres intérêts, mais aussi à prendre en compte l'intérêt général. Cette deuxième condition suppose une grande vertu et une ouverture d'esprit peu commune. En réalité, il faut bien admettre qu'on se meut ici dans un monde de concurrence acharnée et de rapports de force impitoyables. Dans le dernier récit du livre, dont le titre est *Le raid*, Roger-Louis Junod imagine un conflit entre le monde arabe, producteur de pétrole, et les pays européens, consommateurs. Ces derniers, impuissants à accéder aux ressources par les armes, il fut admis qu'ils étaient vaincus. Ne demeurait alors pour eux qu'une solution : la diplomatie. Mais dans ce domaine comme dans d'autres, les protagonistes ne sont pas nécessairement égaux.

Dans sa forme achevée, le distributisme apporte peut-être une solution à la question de la distribution des richesses. En revanche, il semble éluder celle de la production, de la création de ces dernières. L'abondance apparente dont nous bénéficions actuellement n'est pas définitivement garantie. Son maintien dans le temps implique au contraire des efforts constants.

Ensuite, tant que la nature humaine sera ce qu'elle est, c'est-à-dire conduite par l'égoïsme, il n'est guère imaginable que ceux qui ne fournissent aucune prestation considérée comme socialement utile puissent jouir des mêmes avantages que les autres. L'ancienne malédiction ne dit-elle pas : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » ?

Cette dernière constatation n'autorise cependant pas à jeter le bébé avec l'eau du bain. Une approche pragmatique de la doctrine de Jacques Duboin aboutit à des réalisations fort utiles. Que l'on pense à l'assurance chômage ou à l'assurance vieillesse par répartition. Dans les deux cas, du pouvoir d'achat est distribué sans qu'il y ait contre-partie.

Notons encore que Roger-Louis Junod n’imagine pas la mise en œuvre complète immédiate de la doctrine de l’économiste français. Il la situe en effet prudemment dans un temps relativement lointain, soit la fin du siècle (le XXI^e siècle).

Ce livre n’est cependant pas fait uniquement de développements théoriques. Ce serait le réduire à un état de sécheresse qui ne correspond pas du tout à la réalité. Il y a au contraire des histoires, des personnages. Certains de ceux-ci ne se rencontrent qu’une fois dans l’œuvre, d’autres, au contraire, s’y trouvent à plusieurs reprises. Par exemple, Béatrice Dessaules – elle semble séduire particulièrement l’auteur – apparaît à trois moments de son existence. La première fois, c’est une jeune femme, épouse de Serge Dessaules, coiffeur de profession et poète amateur. Il vient de publier un recueil dont le titre est *Le Malin Plaisir*. Problème : un jeune chroniqueur littéraire de province découvre qu’il s’agit d’un plagiat, l’auteur aurait recopié des poèmes de Jean Cuttat, On apprend aussi qu’il envisage une deuxième édition dans laquelle il a l’intention d’insérer *Palme* de Paul Valéry, et *Il va neiger dans quelques jours*, poème de Francis Jammes. Scandale dans le lanterneau provincial et Serge Dessaules disparaît !

Le lecteur retrouve Béatrice Dessaules alors qu’elle est dans sa cinquantaine triomphante. Journaliste pour le compte d’un hebdomadaire parisien, «Le Mercure», elle profite du hasard d’une rencontre pour interviewer un homme politique important, d’origine bosniaque, Omar Matevic. Ce dernier est troublé par la sensualité que dégage la plus très jeune Béatrice et celle-ci avoue qu’elle-même n’est pas insensible au charme d’Omar. Ils cèdent alors à leur inclinaison mais, sitôt après, décident de mettre fin à la relation. Omar justifie cette décision ainsi : « Mon cher amour, lui dit-il, efforçons-nous de ne jamais nous revoir. Je t’aime trop pour risquer d’abîmer ce bonheur. Nous nous écrirons peut-être. Bonne chance, ma bien-aimée ». Est-ce là une manière de se défilter ? L’auteur, instruit par l’expérience ou par une subtile intuition, penche plutôt pour une autre explication : Omar ne veut pas risquer de voir sa soudaine et brûlante passion se détériorer dans l’indifférence qui peut succéder aux grandes exaltations. D’autre part, il n’a pas le temps de s’attarder, une importante séance de l’organe législatif de l’Union européenne l’attend à Strasbourg.

Devenue une vieille dame, souffrant de douleurs lombaires, Béatrice apparaît une dernière fois. Apparemment toujours fasciné par le personnage, l’auteur précise : « ... une nonagénaire dont le visage avait dû être très beau...»

Le récit dont le titre est *Le journal d’Alain Pasquier* introduit le lecteur dans le monde de ce dernier. Alain est enseignant, instituteur ou professeur de lycée, l’histoire ne le précise pas. Au moment où commence son journal pour le lecteur, son père, Marcel, vient de se suicider. Il n’a pas supporté le fait de devoir vendre sa maison, seul moyen pour lui de rembourser ses dettes. Homme simple, fruste, il voyait, dans son statut de propriétaire immobilier,

le signe de son avantageuse position sociale. A ses yeux, sa perte équivaut à un déclassement rédhibitoire. L'auteur trouve les mots justes et émouvants pour dire le désarroi de celui qui se sent dépouillé de sa dignité.

La mort tragique de son père amène Alain à une sorte d'examen de conscience. Il se reproche ses rapports empreints de peu de chaleur avec lui. Entre les deux, il y a une différence de culture. Marcel a une intelligence pratique, tournée vers la création d'objets, mais peu apte à la gestion, Alain, lui, a fait des études et ressent une gêne face à la maladresse en société de son père. Sans qu'il le dise, on sent que ce dernier en souffre. C'est là le mystère de l'incommunicabilité entre les êtres. Le suicide du père est l'occasion pour l'auteur, à travers Alain, d'exprimer un agnosticisme fondamental. Le pasteur Giauque, qui vient visiter la famille, se fend de quelques propos banals : « Il ajoute que papa, paroissien fidèle, a mérité la miséricorde du Créateur, notre Père éternel ». La suite donne l'impression de quelque chose de convenu : « Il (le pasteur) récite sa leçon consciencieusement, sans chaleur aucune. Que sait-il du cœur de maman, de sa foi enfantine si profonde ? »

Ce récit nous fait faire la connaissance d'un autre personnage, Roger Calame. Il fut autrefois l'instituteur d'Alain. Il est maintenant âgé, souffre d'incontinence et dépend, ce qui l'humilie car il n'a pas perdu sa lucidité, totalement de sa femme. Inutile de dire qu'il en a perdu l'appétit de vivre. Par la suite, accueilli dans un home gériatrique, il retrouve une raison de poursuivre la route en s'enthousiasmant pour les perspectives offertes par le distributisme.

En conclusion, il faut noter l'exceptionnelle maîtrise du récit et la qualité impeccable de l'écriture. (phw)

Editions Alphil, 2013 (100 pages)

Roger-Louis Junod : voir le compte rendu du roman Parcours dans un miroir figurant dans cette chronique.

Parcours dans un miroir

Roger-Louis Junod

Cette œuvre est une réédition d'un roman publié en 1962 par Gallimard. Patrick Amstutz a eu l'idée de cette reprise. Il l'incorpore dans une nouvelle collection qu'il dirige, intitulée *Maison neuve*.

L'histoire a pour personnage principal Jérôme Wavre. Le narrateur, que Philippe Renaud, dans une postface désigne par l'expression « instance

narratrice», décrit ce qui lui advient, ainsi qu'aux personnes de son entourage. Ces dernières n'existent donc qu'en fonction des liens qu'elles entretiennent avec Wavre.

Celui-ci est un être complexe, plein de contradictions, frappé d'une impuissance qui l'empêche de vivre une existence équilibrée. Il a une lourde héritage. Son père, un industriel qui a pourtant du succès dans ses affaires, se suicide. Sa mère, avec laquelle il entretient une relation détestable, a l'esprit dérangé. Elle ne s'est jamais remise d'avoir donné naissance à Jérôme pour qui elle n'éprouve que de l'indifférence, pour ne pas dire de la haine. C'est ainsi qu'un jour elle lui jette à la figure : « C'est à cause de toi que je suis folle ». Situation difficile à vivre, peu propice à développer une personnalité affirmée. Cette insécurité se manifeste dans la relation qu'il entretient avec Hélène, la fille d'un ouvrier de son père. Alors que sa position sociale devrait lui donner un ascendant sur la jeune fille, on le découvre au contraire timide et peu confiant en lui-même.

Fils d'industriel, il est tout naturellement désigné pour prendre la succession de son père. Pourtant, il n'en veut pas. Il entre à l'école normale, en sort diplômé, puis entreprend avec succès des études universitaires. Il est ensuite nommé professeur de lettres à la même école normale dont il est issu, y retrouve des collègues dont, quelques années auparavant, il fut l'élève. Il éprouve quelque difficulté à se plier à la discipline de l'institution. Ainsi, à la reprise de l'année scolaire, il se paye le luxe d'être en retard à la séance inaugurale. D'autre part, le directeur de l'établissement, à la suite de la plainte de parents d'élèves, est obligé de lui faire une remontrance : les travaux, en effet, sont parfois corrigés de manière approximative. C'est là un comportement qui ne peut être toléré de la part d'un enseignant dont on attend qu'il soit un modèle, et qui traduit un manque certain de maturité. Comme un petit garçon pris en faute, il avoue humblement qu'il est perturbé par des questions personnelles.

Jérôme Wavre nourrit une ambition pour laquelle il ne semble cependant pas être à la hauteur. A partir de son journal intime, qu'il tient depuis sa dix-huitième année, il voudrait en effet « transformer en œuvre d'art le compte rendu de sa vie » (c'est son expression). Il y a consacré toutes ses vacances. A la fin de ces dernières, constat d'échec ! Cette œuvre est pourtant pour lui une exigence profonde, l'œuvre d'art n'est pas qu'un simple jeu de l'esprit. Il dit en effet : « J'écris pour me rassembler ». Plus loin, on lit aussi ceci : « Ecrire est le seul moyen dont je dispose pour remonter vers le commencement de ma vie ». C'est par l'écriture qu'il veut tenter de retrouver et de comprendre ce qui n'est plus ; une démarche que l'on peut qualifier de proustienne. De même, êtres, lieux, événements, circonstances sont « objectivés par le pouvoir mystérieux du langage écrit ». Hélène est beaucoup plus pragmatique. Elle l'encourage à sortir de sa solitude, à écrire quelque chose qui ne soit pas centré uniquement sur lui-même, mais ouverte sur le monde.

Issue d'un milieu ouvrier, elle milite au sein du Parti (il faut entendre ici le Parti communiste). Jérôme n'est pas convaincu par cette proposition. Il est au contraire persuadé que c'est après avoir réussi son exercice d'introspection qu'il pourra s'intéresser à des questions extérieures. D'autre part, étant fils d'industriel, on peut imaginer qu'il éprouve une certaine réticence à épouser les thèses de cette formation politique qui a pour ambition la disparition du capitalisme. Roger-Louis Junod explique très bien la théorie de la plus-value formulée par Karl Marx : le prolétaire fournit une partie de son labeur pour enrichir son patron, le capitaliste. Ainsi, s'il travaille cinq heures, il n'est payé que pour trois. Il y a, dans l'argument de l'illustre philosophe, sociologue et économiste allemand, une faille dans le raisonnement. En effet, dans la dimension macroéconomique, priver son personnel de pouvoir d'achat ne permet donc pas à ce dernier d'acheter la totalité des produits fabriqués (il ne suffit pas de fabriquer, encore faut-il vendre), d'où les crises de surproduction qui ont émaillé l'histoire de la société capitaliste. Quelques décennies plus tard, Ford, aux Etats-Unis, a parfaitement compris le problème (cela fut cependant insuffisant pour supprimer les crises de surproduction), lui qui considère que ses ouvriers sont ses meilleurs clients. C'est le raisonnement abstrait, systématique de l'intellectuel déconnecté des réalités (ce fut d'ailleurs le cas de beaucoup d'économistes classiques) contre le pragmatisme de l'homme d'action, de l'entrepreneur confronté en permanence à la contingence.

L'obsession de l'œuvre à accomplir provoque chez Jérôme Wavre des réactions contradictoires. On peut supposer qu'il aime sincèrement Hélène. Pourtant, à un certain moment, il lui dit souhaiter qu'ils se séparent pendant une certaine période, le temps pour lui d'achever son roman. Cependant, le ton sur lequel est formulé ce vœu est tel que le lecteur peut légitimement se demander si ce n'est pas là simplement l'expression du désir d'une rupture définitive.

Rien cependant n'est jamais totalement blanc ou noir, et lorsque la jeune femme lui avoue qu'elle est enceinte, Jérôme est pris d'une crise de jalousie. Hélène a beau lui dire que cet enfant est de lui, il est persuadé qu'il est l'œuvre d'un autre, Pierre Chavannes, libraire à Genève. S'en suit une scène violente entre les deux jeunes gens. Au matin, Hélène a disparu sans laisser un mot d'explication. Une inquiétude, mais pas encore une panique, s'empare du jeune homme. Il fait quelques téléphones pour tenter d'obtenir des renseignements, mais ses initiatives demeurent sans résultat. Il soupçonne qu'Hélène a pu se rendre à Genève pour rejoindre celui qu'il considère comme son amant. Il s'y rend lui-même, mais sa recherche est vaine. Il apprend bientôt qu'Hélène s'est réfugiée à l'orphelinat de Maraucourt. Il s'y rend en voiture, apprend que la jeune femme a rencontré sa mère à lui. Elle est même présente au moment de son décès. Lorsque Jérôme veut la ramener à Orbe, elle refuse,

se raidit, finit cependant par obtempérer. Le lecteur a cependant le sentiment qu'un ressort est définitivement cassé et que Jérôme a perdu Hélène à jamais.

Le récit du retour occupe une place importante dans le livre. A la fin du parcours, à quelques kilomètres d'Orbe, le conducteur, épuisé, s'engage sur la mauvaise voie de l'autoroute qu'il emprunte et va entrer en collision avec une voiture roulant en sens inverse. La dernière page du livre – un chef-d'œuvre – est digne d'une scène de cinéma. L'auteur ne dit pas ce qui se passe réellement. C'est au lecteur qu'il appartient de l'imaginer. Avant cet événement, Jérôme a eu le temps de prendre conscience de son erreur. En privilégiant son œuvre littéraire, il a sacrifié la proie pour l'ombre. Etant maintenant débarrassé de sa mère, il pense pouvoir devenir un être normal et décide de détruire son manuscrit et de vivre une existence paisible auprès d'Hélène. Apparemment, le temps ne lui sera pas donné. C'est donc une fin tragique, désespérée, que nous propose l'auteur. Mais quelle force, quel équilibre du récit et quelle beauté dans ce livre !

L'œuvre est truffée de réflexions sur les limites imposées à la nature humaine. Ainsi : « D'une façon ou d'une autre, dit Hélène, nous cherchons tous à réussir quelque chose qui dépasse nos forces ».

Les limites, celles de l'écrivain toujours à la recherche du mot qui traduit avec précision ce qu'il ressent encore confusément, sont admirablement exprimées dans les phrases que voici : « Il ravaude. Il use son texte. Comme si ce travail d'insecte, à la longue, devait finir par mettre à nu l'essentiel. Il s'abîme dans le choix d'un adjectif introuvable. C'est ainsi qu'il tente d'anéantir la distance entre les mots et lui ». Des propos à la limite de la désespérance (« Il ravaude. Il use son texte ») qui révèlent une véritable bataille, non seulement intellectuelle, mais aussi humaine et impliquant toute la personne.

Lorsqu'il analyse la relation entre Jérôme et sa mère, Roger-Louis Junod, sait faire preuve d'une lucidité et parfois d'une cruauté redoutables : « ... je me sentais à la fois coupable et impuissant à rendre moins douloureuses les conséquences de ma faute ; d'une faute qui n'était autre que le fait d'être né, puisque c'est ma présence dans son corps qui a fait de maman cette malade incurable ».

L'auteur a besoin d'introduire des pasteurs dans ses livres. C'est le cas, par exemple, dans *Mirjana et les siens*. C'est aussi le cas ici où le père du pasteur Descoedres, qui avait été autrefois missionnaire aux Indes, associe allègrement « transmigration des âmes et salut par la grâce », établissant ainsi une « synthèse des intuitions hindoues et de la révélation chrétienne ». En revanche, la conversation entre le pasteur Descoedres et Jérôme Wavre prend une tournure toute différente. Le premier – et l'on peut supposer que l'auteur ici se souvient de ses lointaines leçons de catéchisme – prétend « qu'il faut commencer par demander à Dieu que sa volonté soit faite. Il faut

commencer par vouloir vraiment que sa volonté fasse céder la nôtre ». En fait, qu'il s'agisse de la volonté de Dieu ou de toute autre force, il est préférable à l'homme d'accepter ce qui ne peut être modifié. C'est la condition première de la rédemption.

Le thème de Dieu semble bien obséder Roger-Louis Junod. Existe-t-il vraiment, ce Dieu, ou n'est-il que le fruit de l'imagination humaine ? Il oppose la foi du pasteur assumant totalement ses convictions au nihilisme et à la croyance en l'anthropomorphisme de Jérôme qui, s'adressant au pasteur dit : « Je pense que pour vous (sous-entendu ce n'est pas le cas pour moi) Dieu est autre chose qu'un concept né de l'imagination des hommes ? »

Dans son récit, l'auteur retrouve parfois les accents du Cendrars de la *Prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France*. Ce n'est pas une question de fond, mais de style. Ainsi : « A l'Ecole normale, la bibliothèque, tu as dix-sept ans seul au bout de cette table laquée dans le faisceau aveuglant de l'unique lampe au réflecteur braqué sur les feuillets du poème que tu lis et plus tard cette nuit-là sous les arbres du jardin botanique près des serres, Jean-Robert Giauque : "Aller plus loin, retrouver les autres au-delà de soi." » C'est bien un ton qui est ici en cause (« tu as dix-sept ans seul au bout de cette table laquée »...) et non l'inspiration générale.

Comment mieux restituer la sensation d'endormissement que par les mots que voici : « "Longtemps", pense Jérôme, et le mot l'apaise, la fatigue l'enveloppe. La fatigue. La fatigue l'emplit. Fatigue de sable. Comme le sable il s'endort. "Le sable, croit-il murmurer encore, le sable..., le sable..." » Le lecteur a la sensation d'être emporté par une vague, de vivre dans une atmosphère ouatée qui le met à l'écart des rugosités de l'existence.

Il faut aussi relever un autre fait, peu banal : l'importance de Caro, la voiture de Jérôme. L'auteur est intarissable sur toutes les subtilités de sa mécanique. Il scrute et interprète toutes ses réactions. Ses connaissances techniques sont impressionnantes et sa capacité à les traduire en mots laisse le lecteur sans voix.

L'écrivain pratique d'ailleurs largement la description : celle des paysages, des localités, des édifices. Ils en acquièrent ainsi chacun une existence propre.

Sur le plan formel, notons aussi l'importance qu'accorde Roger-Louis Junod aux dialogues. Ceux-ci allègent la narration, la rendant ainsi plus vivante.

Le récit est suivi d'une remarquable postface, écrite par Philippe Renaud, dans laquelle il se livre à une analyse magistrale du livre. Pour terminer, Patrick Amstutz souligne la qualité de l'illustration de la page de titre, due à l'artiste jurassien Jean-René Moeschler.

En conclusion, une œuvre majeure que Patrick Amstutz a le mérite, par cette réédition, de ramener à une vie nouvelle. Que grâce lui soit rendue ! (phw)

Infolio éditions, collection Maison neuve, 2013 (280 pages)

Roger-Louis Junod est né en 1923, à Corgémont. Sa bibliographie est impressionnante : Saint-Imier et le Vallon d'Erguël, Ecrivains français du XX^e siècle, Une ombre éblouissante, Alice Rivaz ; Les enfants du roi Marc, Dans le cerveau du monstre, Nouvelle donne en Arkadia, Caléidoscope, Mirjana et les siens, La Grande Révolution de la fin du siècle. Cette liste s'ajoute à «Parcours dans un miroir», le livre présenté dans cette chronique.

OPUS XIII

Alexandre Voisard

Chaque œuvre, notamment chaque recueil de poésie, constitue, pour Alexandre Voisard, à l'instar du petit Poucet, un caillou sur son chemin de vie. Pour notre auteur, la poésie n'est en effet pas un exercice gratuit. Elle relève au contraire d'une exigence personnelle profonde, ceci depuis sa lointaine adolescence. Le lecteur a donc le sentiment que tout, dans l'œuvre poétique d'Alexandre Voisard, relève d'une nécessité absolue. Dans la deuxième de couverture de cet opuscule, on lit le propos suivant : «Alexandre Voisard élabore au fil des ans une œuvre poétique entendue comme journal intime et autobiographie en mouvement. Ce projet, depuis les origines, est ponctué de diversions telles que la prose narrative et la pratique de l'aquarelle». On comprend donc que ce qui est premier, chez lui, c'est le langage de la poésie, le seul capable de dire l'indicible. Il ne s'agit pas ici de l'application servile des règles de la versification régulière. C'est un problème d'une autre nature. En effet, à côté du langage poétique, celui de la prose – et celle d'Alexandre Voisard est de haute tenue – n'est pourtant qu'un langage de récréation. La prose, en effet, se meut dans la logique du discours. Par nature, elle est donc en effet accessible à la raison (à mettre cependant à part la prose poétique et le poème en prose). La poésie évolue dans des sphères qui y échappent. A cet égard, on peut rappeler ce que Nerval disait de ses sonnets, à savoir qu'ils ne sont pas nécessairement accessibles à la raison raisonnante.

Il est important de relever dans la citation ci-dessus, l'expression « autobiographie en mouvement ». C'est en effet la vie qui commande. La manière de ressentir les choses n'est pas la même selon que l'on a vingt, soixante ou quatre-vingts ans. Il y a fatallement évolution. Cependant, ce qui demeure immuable, intact, c'est le talent, la capacité de dire les choses pour qu'elles atteignent toujours le même degré d'authenticité. C'est cela, et cela seul qui importe, et tout le reste, aurait dit Verlaine, « n'est que littérature ».

Le petit ouvrage que nous donne aujourd’hui le poète fait partie d’un ensemble de vingt-six plaquettes, une par canton, voulue par un éditeur tessinois. Quant au titre «Opus XIII», il indique simplement que c’est le treizième des albums auxquels l’auteur s’amuse et qu’il enrichit de dessins ou de coloriages. D’autre part, l’ouvrage est autographe, ce qui lui donne un charme particulier, étant donné la très belle écriture d’Alexandre Voisard. Un poème et un dessin par page, telle est la formule !

L’auteur ne cesse de scruter les mystères de la nature et de la vie. Sa méditation est empreinte, de plus en plus, d’une grave, mais douce sérénité. L’image éclate, charnelle toujours. Ainsi : «Tu as ouvert les yeux / sur le tumulte du monde. / Il te reste à prêter le flanc / en toute nudité à l’invisible / – et à fleur de cicatrice». Profonde réflexion qui invite au dépouillement, indispensable à l’ouverture nécessaire sur l’ailleurs.

Le souci toujours de laisser sa trace perce dans les quelques vers que voici : «Passant si près de l’essentiel / cueilles-y juste / un peu de pollen / et laisse un brin de toi / sur le Lieu». Il n’est pas nécessaire que ce brin soit éclatant : «juste un peu de pollen» suffit à cela, dit le poète. L’essentiel apparaît comme quelque chose de difficilement accessible, d’où l’expression utilisée ici : «si près de l’essentiel». En toute chose, il faut en effet savoir raison garder et être conscient de ses limites.

La force des mots, leur puissance d’évocation – et même de création – éclatent dans la suite que voici : «Il faut prendre / de la graine aux mots / dès qu’ils s’épanouissent / sur un éclat de voix». Ce qui importe ici, c’est la force qu’ils dégagent («dès qu’ils s’épanouissent»), dit le poète. C’est ainsi qu’ils acquièrent ce quelque chose d’indéfinissable, mais aussi d’unique et d’inimitable. Le mot, l’image retrouvent alors leur fraîcheur première.

La même idée se dégage des vers qui suivent : «Vous qui veillez / au cœur du poème / voyez comme s’illumine / une lettre anonyme / tombée de mains pures / sur la table assoiffée». Les deux derniers vers – Valéry ne les aurait pas reniés – relèvent de l’inexprimable, de la poésie pure, cette notion développée dans les années 20 du siècle dernier par l’abbé Henri Bremond.

Un optimisme robuste, une déclaration de foi indéfectible dans la puissance de la vie, c’est l’interprétation que l’on peut donner aux lignes suivantes : «Dès l’aurore le coq m’a chapitré : / "Ne fais pas crédit / à ce rêve nocturne si suave, / regarde plutôt devant toi / comme la vie bondit / exulte et s’affaire"». Deux verbes : «exulter et s’affairer», deux tonalités différentes. Le premier évoque – associé à «bondir», qui le précède – un élan irrépressible, élémentaire ; le second, en revanche, s’applique aux réalités ordinaires de la vie quotidienne, de celles qui sont liées à notre humaine condition.

L’obsession de la création, la recherche constante de l’expression, du mot juste, toujours à découvrir, inspire au poète trois vers dont la formulation est définitive : «Qu’à chaque aube / la rosée donne / courage aux mots».

On approuve sans réserve l'association, ici suggérée, de la rosée et des mots. La création poétique est un perpétuel recommencement, reprise chaque jour et jamais gagnée d'avance. Aussi, le poète invoque-t-il la rosée pour qu'elle lui apporte le courage de lutter toujours et encore.

Chaque poème de ce petit recueil pourrait être analysé. On y trouverait toujours une raison de commenter mais laissons au lecteur le soin de découvrir lui-même la richesse de l'œuvre. (phw)

alla chiara fonte, 2013 (30 pages)

On ne présente plus Alexandre Voisard, habitué de cette chronique où il est invité pratiquement chaque année.

Oiseau de hasard
Les trois vies de Jacques Louis
dit Louis
Alexandre Voisard

Il s'agit d'un récit en trois parties comme l'indique le titre de l'ouvrage. L'auteur, dans un prologue, explique le sens de sa démarche : ramener à la vie son grand-père paternel dont l'existence, dans la famille, avait toujours été entourée de mystère. Qui était-il, ce Jacques Louis, dit Louis ? Pour répondre à cette question, l'auteur ne dispose que de renseignements et de documents très lacunaires : l'état civil, un livret de service de la Légion étrangère et une photographie de groupe de la fanfare de Porrentruy à laquelle il appartint. C'est peu de chose, mais à partir de cela l'écrivain va imaginer ce qu'a pu être l'existence de cet ancêtre. Il déploie pour cela une imagination et une sensibilité dont on se plaît à souligner la qualité. Son attention a été mise en éveil par le fait que dans le salon de la maison paternelle sont accrochées les photographies représentant les grands-parents. Or, il n'y en a pas quatre, mais trois seulement. Qu'est devenu le quatrième ? Y a-t-il dans cette absence quelque chose d'inavouable ?

L'état civil établit que Louis naquit le 23 janvier 1867. Il épouse Marie, une Voisard, elle aussi, d'une autre lignée, cependant, en 1887. Cette dernière décède tragiquement quelques mois plus tard alors qu'elle allait bientôt donner naissance à un enfant. Paniqué, Louis qui, compte tenu des circonstances de cet accident pourrait être accusé d'un meurtre, bien qu'il n'y soit pour rien, s'enfuit en France voisine, à Saint-Hippolyte, à Montbéliard, à Audincourt.

Il trouvera du travail dans différentes entreprises d'horlogerie, logera dans une auberge dirigée par Madame Emma dont il devient l'homme à tout faire et même un peu plus.

A l'instigation d'un ami, Louis s'engage ensuite dans la Légion étrangère et le voilà bientôt à Sidi Bel Abbès où il va faire le dur apprentissage des armes sous le cagnard africain. Victime d'une intoxication à l'eau croupie, il est évacué à Oran, puis à Marseille où il doit subir un traitement destiné à le remettre sur pied pour lui permettre ensuite de rejoindre son unité.

A Marseille, il est saisi par le mal du pays. Il décide alors de déserter, prend un billet de chemin-de-fer pour Montbéliard et se retrouve ainsi à quelques encablures de son village de Fontenais, qu'il avait quitté en catastrophe quatre années auparavant et qu'il va maintenant retrouver. Commence alors la troisième partie de son existence.

Etant donné le peu de renseignements dont il dispose, Alexandre Voisard fait appel aux ressources de son imagination, de sa sensibilité et de ses expériences personnelles pour faire naître à la vie ce personnage que les circonstances de la vie avaient rayé de l'histoire de la famille. Il manifeste une véritable empathie pour lui. Adolescent, puis jeune homme, il en fait un personnage un brin naïf et candide, subissant son existence plus qu'il ne la dirige. Il aime la fête et se laisse volontiers aller à des abus d'alcool. Il est débrouille aussi, habile aux travaux de la terre comme à ceux de l'horlogerie. Il n'a pas d'emploi fixe. D'autre part, il se montre approximatif dans le respect des horaires de travail. Ces traits de caractère permettent de comprendre le comportement irraisonné qui l'a conduit à s'enfuir, à quitter son village après le décès tragique de Marie dans lequel sa responsabilité n'était pourtant pas engagée.

Plus tard, les aléas de l'existence vont contribuer à durcir son caractère : le séjour en Franche-Comté, éloigné de sa famille et de tout ce qui faisait son environnement, ensuite la rudesse de la vie à la Légion étrangère vont contribuer à lui forger un caractère plus sombre, irascible parfois. Sa tendance à l'alcool s'accentue. Ce penchant va l'éloigner de sa seconde épouse, Cécile, une jeune fille protestante venue du Jura Sud. Sous l'effet des excès, sa santé se dégrade et, le 21 septembre 1916, il meurt accidentellement après avoir bu de l'eau de javel qu'il avait prise pour un médicament. Ainsi se termine une existence marquée par un funeste destin. Ni pire ni meilleur que ceux de son âge, Louis eut la malchance de ne pas être doté d'un caractère qui lui aurait permis de maîtriser les vents contraires. Il eût peut-être fallu peu de chose pour qu'il en fût autrement. En cela réside le mystère insondable de la nature humaine.

Racontée ainsi, à grands traits, l'histoire serait insuffisante pour faire un livre. Pour cela, il faut l'intervention de l'écrivain, du démiurge, de celui qui insuffle la vie, qui donne chair aux êtres et aux choses. Alexandre Voisard y

réussit ici souverainement. Il s'intéresse à l'état de la société à cette période à cheval sur la fin du XIX^e et le début du XX^e siècles. Il en décrit les conditions précaires qui sont le lot du plus grand nombre. Il dépeint la situation de l'économie où l'industrie horlogère – avec ses aléas – émerge, mais où l'agriculture domine encore. Jacques Louis évolue avec aisance entre ces deux mondes, travaillant tour à tour dans l'un et dans l'autre. Dans sa fuite précipitée, voici les réflexions que lui prête l'auteur : « Ce que je fais là ? se demande-t-il, rien d'autre que tourner le dos au bonheur que j'ai bousillé et dont les débris me poursuivent à longueur de route ». Plus de repères pour encadrer son existence, la sécurité élémentaire a disparu : « La nuit venue, il se cale avec son baluchon entre le contrefort et le mur de l'église côté sud, là où la pierre a conservé de la chaleur du jour ». Cette dernière note (la chaleur du jour) est intéressante. En effet, réduit à une telle misère, l'essentiel pour l'individu réside dans sa capacité à maîtriser les moindres détails, synonyme pour lui de survie.

Alexandre Voisard excelle à évoquer la magie et l'effervescence du matin. Ainsi, le jour qui suit son arrivée à Saint-Hippolyte, il voit ceci : « Le soleil n'est pas encore levé au haut de l'étroite cluse du Dessoubre qu'un tintamarre de charrois réveille Louis dans son encoignure. Des hennissements et des claquements de sabots ferrés résonnent bientôt dans toute la petite cité. Des chars à pont manœuvrent de-ci, de-là, on y charge caissons et tonneaux, harasses et cageots. L'air s'emplit de cris de coq et de jurons ». En quelques phrases, sous la plume de l'auteur, la vie reprend. Louis fait la connaissance de Léon, un fripier qui l'amène à Montbéliard, puis à Audincourt dans une auberge dont l'hôtesse, Emma, l'accueille pendant quelque temps.

Les femmes jouent un rôle important dans la vie du héros. Il y a ses deux épouses, Marie et Cécile (la première, selon l'intuition de l'auteur, semble avoir joué un rôle si important qu'il ne s'est jamais remis de son décès), mais il y en a d'autres. Leur caractéristique : elles sont toutes plus âgées que lui. Aujourd'hui, on les appelle des femmes cougars, nostalgiques peut-être de leur jeunesse perdue (mais qui sommes-nous pour oser une telle affirmation ?). La première s'appelle Clara, une Alsacienne qu'il rencontre à la foire à Porrentruy. Elle vend ses charmes. Les femmes de rencontre de Louis dégagent toutes une vive sensualité. Ce sont elles – et jamais lui – qui prennent avec autorité l'initiative des jeux amoureux. C'est vrai de Rosa, la paysanne rencontrée sur la route de Glère, d'Emma, l'hôtesse de l'auberge d'Audincourt. Louis apparaît comme un jouet entre leurs mains. Il leur arrive cependant aussi de se heurter à un mur d'indifférence.

Après avoir déserté la Légion étrangère, Jacques Louis s'en retourne chez ses parents, à Fontenais. Son arrivée est décrite avec simplicité et émotion. L'auteur n'aurait pas pu céder ici au pathos. En de telles circonstances et dans un tel milieu, cela eût été déplacé. Sa mère, à ce moment-là, est seule à la maison : « Dès qu'il a aperçu maman, il a vu ses cheveux blancs qui à son

mariage avec Marie étaient encore presque bruns. Et même, elle s'est tassée, il se baisse pour l'embrasser. Il a les larmes aux yeux mais c'est maman Louise qui se met à pleurer, pleurer sans pouvoir articuler le moindre mot. Puis, s'étant mouchée du grand mouchoir tiré de son tablier, elle parvient à balbutier quelques paroles ».

La fin tragique de son grand-père est l'occasion, pour Alexandre Voisard, de réflexions sur la vie, le bien, le mal, réflexions qu'il attribue à sa grand-mère Cécile, la veuve du défunt. Cette dernière s'adresse à la plus jeune de ses filles, Guite. Ces propos sont empreints de douceur, de sérénité et d'espérance : « Il (Louis) aimait voir venir les étoiles au ciel, le soir, murmure Cécile, il disait que chacun a sa place là-haut, près de l'étoile du Berger, celle-là, vois-tu, la plus grande ».

Finalement, celui que l'auteur du livre désigne par « mauvais époux et piètre papa, horloger, musicien, légionnaire, déserteur, bûcheron, fripier, domestique, oiseleur, palefrenier, guignol et bon samaritain », malgré un cheminement tortueux, est arrivé au port et mérite bien l'hommage que lui rend ici pieusement son petit-fils.

Le lecteur se demande peut-être le sens qu'il faut donner au titre de l'ouvrage : *Oiseau de hasard*. Alexandre Voisard cultive la fantaisie et l'humour avec bonheur. Sommé, par son commandant de décliner son identité, le légionnaire Jacques Louis hurle, comme il convient dans ces circonstances : « Voisard Jacques Louis, dit Louis, mon commandant ». Il prononce le V de Voisard à la manière des gens de chez nous en attaquant cette consonne mollement (comme dit l'auteur), ce qui donne à l'oreille « ouasard ». N'y ayant rien compris et désireux certainement de ne pas perdre son temps, le commandant conclut : « – Alors toi, mon gaillard, on peut dire que tu es un Oiseau de hasard. »

Pour terminer, il faut relever la qualité du style, un vrai bonheur. La plume court, sans précipitation. Les choses se mettent en place sans effort apparent. Ce récit a des allures de roman picaresque. Il est le fruit d'une longue maturation de cinq années consacrées à l'écriture, auxquelles il faut ajouter les années de réflexion qui ont précédé, le sujet étant, pour l'auteur, particulièrement délicat. Enfin, nous ne résistons pas au plaisir de citer cette image à propos du poulet servi à la table d'Emma, l'hôtesse de l'auberge d'Audincourt : « ... l'aile et la cuisse chantent en chœur dans ton assiette ». (phw)

Bernard Campiche, éditeur, 2013 (203 pages)

On ne présente plus Alexandre Voisard qui figure chaque année dans cette chronique.

Les Fêtes du Peuple jurassien

Stéphanie Chouleur

Un mémoire universitaire portant entièrement sur un domaine encore inexploré de l'histoire de l'indépendance jurassienne, celui de l'image, du film. L'auteure définit tout d'abord la place de la Fête du Peuple – essentielle – dans le contexte historique de l'époque. Elle consacre ensuite un long chapitre aux questions techniques du tournage, du montage, de l'introduction du son et de la musique.

Depuis 1949, les films produits ont eu pour auteurs tout d'abord les frères Georges et Maurice Enard, de Delémont, jusqu'en 1962. A partir de 1964, Luc Gueniat, comme réalisateur principal (il put compter sur des collaborateurs, différents selon les années), prit la relève jusqu'en 1982. A noter que, jusqu'en 1962, tous les films étaient muets. Les réalisateurs travaillaient gratuitement, animés qu'ils étaient par le seul idéal patriotique. L'organisateur ne leur remboursait que les frais de matériel, un matériel limité d'ailleurs au strict minimum. Il a donc fallu un enthousiasme et une conviction sans faille pour mener à bien une telle aventure sur une aussi longue période.

Le Rassemblement jurassien avait une organisation très hiérarchisée, un Comité directeur tout puissant qui décidait dans les moindres détails. Les militants devaient être dévoués corps et âme à la cause. La discipline était la condition du succès des manifestations et, au-delà, de la victoire, c'est-à-dire de l'accession du Jura à l'indépendance.

Un seul domaine cependant a échappé à sa vigilance, non qu'il l'ait oublié, mais parce qu'il ne l'intéressait pas. C'était précisément celui de l'image. On peut s'en étonner lorsque l'on sait la puissance qu'exerce ce média sur les foules. Louis XIV comme Napoléon savaient d'instinct le comportement à adopter pour frapper les imaginations des courtisans et des soldats. Mieux que personne, Hitler sut utiliser la photo, le film pour galvaniser les foules allemandes au service de son idéologie de mort. Les dirigeants du Rassemblement jurassien sont des intellectuels de haut vol formés à l'école de la grande littérature française. Selon eux, seules les argumentations les plus raffinées les intéressent (Jacques Hirt, interviewé par l'auteure, parle de démonstrations à caractère mathématique). De plus, ils pratiquaient à la perfection le grand art oratoire français. Cette caractéristique, qui satisfaisait les esprits les plus exigeants, n'était pas sans impressionner aussi les plus modestes qui s'en sentaient spontanément grandis.

Cette indifférence des dirigeants à l'égard de l'image allait assurer aux réalisateurs une liberté totale de mouvement. N'ayant à respecter aucune directive impérative, ils étaient libres de montrer ce que bon leur semblait. Ce qui les intéressait était moins les contenus politiques de la Fête que son aspect

festif. Ils mettent l'accent surtout sur le cortège. S'y manifeste l'enthousiasme des militants, s'y déchaîne la satire contre le plantigrade bernois qui fait la joie d'une foule toute acquise à la cause. Moments privilégiés de liesse et de communion qui dépassent, comme le dit le général de Gaulle à l'Hôtel de ville de Paris, le 25 août 1944, « chacune de nos pauvres vies ». La conférence de presse, les discours avaient aussi leur place, mais limitée dans des films longtemps restés muets.

Le côté festif de ces films en fait le caractère précieux. Ils soulignent les moments de grâce de la Fête, ceux que l'on arrache à la voracité du temps qui s'écoule.

Ceci explique l'aire de diffusion de ces œuvres. Œuvres de propagande, peut-être, dans la mesure où l'on admet qu'ils avaient essentiellement une action interne – celle de dynamiser les partisans, les militants. La flamme de ces derniers s'en trouvait ainsi avivée. En revanche, il est assez peu probable qu'ils aient pu avoir une influence externe. D'ailleurs, il semble qu'un tel impact n'a pas été l'ambition des réalisateurs.

Un autre aspect de ces films est parfaitement mis en évidence par l'auteure de l'étude, c'est celui de commémoration. Les films rendent importants et émouvants les moments de la Fête. Ils permettent aux uns et aux autres de s'y retrouver, de s'y voir dans les cortèges. Dans les manifestations locales du mouvement, le film apparaît comme le dessert d'une partie politique, certes non dénuée d'intérêt, mais n'inspirant pas le même enthousiasme ni le même intérêt que les péripéties de la Fête du Peuple : c'est là, en effet, qu'est la marche en avant, c'est-à-dire ce qui soulève le monde.

Il est intéressant de constater l'évolution des thèmes qui ont inspiré les cortèges. Dans les premières Fêtes, par exemple, les mythes helvétiques fondateurs étaient présents : Guillaume Tell, le Serment du Grutli, Morgarten. Symboles de liberté, ils nourrissent un moment les espoirs d'un Peuple qui aspirait à l'indépendance. Plus tard, constatant l'indifférence et même l'hostilité de l'officialité suisse, les Jurassiens s'en détournèrent.

L'auteure note aussi un autre fait intéressant : les chars illustrent des faits anciens de l'histoire jurassienne (serment de Morimont, affaire Möckli) plutôt que les circonstances politiques du moment, comme s'il avait fallu rappeler ce que le Jura – Etat souverain pendant mille ans dans le cadre du Saint-Empire, faut-il le rappeler – avait dû subir pour légitimer la lutte actuelle. On joue ici sur la corde sensible, sur l'affectivité et l'idée est de fouetter la fierté de la population. Stéphanie Chouleur insiste aussi sur le jeu des drapeaux aux couleurs jurassiennes qui produisent une idée de masse, d'enthousiasme et d'unité. S'y ajoute, *La Nouvelle Rauracienne*, hymne national, repris en chœur par toute la foule recueillie.

L'histoire retiendra aussi le rôle joué par les artistes et les poètes dans cette aventure exaltante : Henri Devain, Jean Cuttat, Alexandre Voisard se sont tour

à tour produits sur la tribune officielle. Nombreux sont ceux qui se souviennent avoir répété, avec quelle ferveur, les strophes de l'*Ode au pays qui ne veut pas mourir* qu'Alexandre Voisard déclamait de sa voix vibrante. Moment d'émotion, d'intense communion, moment où le temps est suspendu, instant d'éternité.

L'étude de Stéphanie Chouleur est complétée par des interviews avec Luc Gueniat, Denis Moine et Jacques Hirt, par les sources et la bibliographie, mais aussi par les paroles de *La Nouvelle Rauracienne* et par le poème de Paul Eluard, datant de 1942 – alors que la France était sous la botte nazie –, intitulé *Liberté* et se terminant par les vers que voici : « Je suis né pour te connaître / Pour te nommer ... LIBERTÉ ». L'étude est préfacée par les professeurs Claude Hauser et Nelly Valangiacomo.

Le mémoire de l'auteure se termine par les propos que voici : « Tous ces films, moments de réalité gravés sur pellicule, nous racontent une histoire, celle des militants jurassiens et de leur lutte pour la liberté. Dans cette recherche, nous avons souhaité joindre bout à bout ces moments de réalité ; faire que ces histoires deviennent l'Histoire ». C'était bien là son ambition : faire de ces documents des documents utilisables par les historiens. La démonstration est ainsi faite.

Pour terminer, l'affaire jurassienne a pris une tournure toute différente après le vote du 24 novembre 2013 au cours duquel le Jura bernois a refusé d'entrer en matière sur un processus pouvant déboucher sur un nouveau canton regroupant le Jura bernois et la République et Canton du Jura. L'Histoire a ainsi tranché (... provisoirement?). (phw)

Editions Antipodes, 2013 (223 pages)

Stéphanie Chouleur est diplômée en histoire, journalisme et histoire et esthétique du cinéma de l'Université de Lausanne.

Sophie Bonheur Gilbert Pingeon

Formellement, le nouveau roman de Gilbert Pingeon est constitué d'une série de récits censés avoir été écrits par une jeune fille, Sophie Bonheur. Ils sont encadrés par deux textes, un avant-propos et un épilogue dont l'auteur est la mère de cette dernière. Les héros de ce livre sont, outre les deux personnes déjà indiquées, le père de Sophie, Georges Geluck, juriste et homme d'affaires à Bordeaux, ainsi que sa femme. Il y a aussi David, le jeune ami de Sophie et même un ancien maire de la ville que Sophie appelle Monsieur Premier.

Georges Geluck est l'exemple type du notable d'une cité dont le milieu bourgeois est réputé pour son atmosphère étouffante, un milieu où les apparences, soigneusement entretenues, cachent fréquemment les réalités les moins avouables. C'est le monde qu'a si bien décrit François Mauriac dans ses romans. Georges Geluck fonctionne de manière mécanique. Jamais il ne laisse rien percer de ses sentiments. Pour lui, ne comptent que les réalités tangibles, celles qui s'expriment en valeurs sonnantes et trébuchantes. Sa fille semble le laisser indifférent. Il aurait d'ailleurs souhaité un garçon, c'est-à-dire un héritier pour ses affaires. Sa femme s'est fondue sans peine dans cette société. Elle en a épousé tous les codes. Personnage sans relief, falot, elle avoue n'avoir jamais eu la fibre maternelle. Elle a d'ailleurs confié sa fille à une jeune bonne d'enfants qui sut d'emblée gagner son affection au point que lorsqu'elle fut contrainte de quitter la famille, Sophie ne s'en remit pas.

Les Geluck sont reçus et reçoivent ce qu'il y a de plus prestigieux dans la cité. Tout un chapitre est consacré au maire qui l'a incarnée pendant des décennies, le fameux Monsieur Premier. Le lecteur devine d'emblée qu'il s'agit de Jacques Chaban-Delmas. Gilbert Pingeon se livre à une attaque en règle contre ce personnage qu'il décrit comme fourbe, arriviste, sans foi ni loi, soucieux d'épater la galerie. On garde le souvenir de sa silhouette élancée, de son allure sportive, d'une élégance jamais prise en défaut qu'il sut conserver jusqu'au plus grand âge. Sa qualité de grand duc d'Aquitaine lui permit de jouer aussi un rôle éminent sur le plan national. Cependant, contrairement à ce que prétend l'auteur du livre – c'est un détail – il ne fut jamais membre d'un gouvernement à l'époque du général de Gaulle. En revanche, il fut l'inamovible président de l'Assemblée nationale. Le départ du Général, en 1969, allait lui permettre de jouer, pendant un temps, un rôle de premier plan au sein du pouvoir exécutif. Georges Pompidou le nomma en effet Premier ministre. Il dut cependant assez rapidement s'en séparer car la conception des deux hommes quant aux rôles respectifs du Premier ministre et du Président se révéla incompatible. En fait, celui-là voulait être calife à la place du calife, ce que ne pouvait tolérer celui-ci.

C'est une ambiance générale que Sophie ne supporte pas. Elle est en rébellion contre cette société d'hypocrites et de gens bien-pensants que sa personnalité profonde rejette. Pour échapper à ce milieu, elle s'associe à son ami David. Le but des deux jeunes gens est d'accomplir un tour du monde, celui de Magellan, sur un voilier sponsorisé par une importante compagnie commerciale. On comprend qu'elle n'est pas particulièrement éprise de David. Celui-ci, étudiant en architecture, n'appartient pas à la bonne société. Il est donc destiné à n'occuper que des fonctions subalternes, ce que la mère de Sophie ne saurait tolérer. Elle ne peut cependant rien contre la détermination de sa fille. C'est sur le bateau, pour tromper l'ennui engendré par la monotonie de la vie en mer, l'absence de dialogue avec son compagnon, que Sophie écrit ses récits à caractère introspectif.

Pour mener à bien l’expédition maritime, il s’est agi de convaincre le responsable marketing d’une compagnie commerciale de sponsoriser l’opération. La relation de l’entretien entre ce dernier et les deux jeunes gens ne manque pas de sel. Gilbert Pingeon s’en donne à cœur joie, fustige le langage prétentieux qu’il est de bon ton – diable, il faut faire sérieux et même scientifique – d’utiliser pour impressionner les non-initiés. Voyons plutôt: « 1) analyser le projet en terme d’image de communication; 2) optimiser l’impact média prévisionnel du module touristico-sportif; 3) évaluer le public cible qualitativement et quantitativement; 4) prospecter (sic) les retombées en terme d’image de marque pour Nouveaux Horizons; 5) imaginer des créneaux d’investigation; 6) répertorier les stratégies à mettre en œuvre pour justifier et rentabiliser la levée de fonds envisagée; 7) optimiser la réussite de l’entreprise ». Pour faire bonne mesure, il ajoute: « Voilà, c’est tout simple ». On ne peut imaginer galimatias plus triomphant.

Sophie n’est pas qu’une rebelle, elle est aussi animée de sentiments délicats. En témoigne l’affection qu’elle porte à sa grand-mère, que les autres membres de la famille regardent avec indifférence et même agacement. Celle-ci, en effet, a illuminé ses jeunes années. Sophie va souffrir cruellement de sa disparition, peut-être plus encore de la diminution de ses facultés mentales dans les derniers mois de sa vie. Gilbert Pingeon traduit avec subtilité ce qui se passe dans l’esprit des personnes touchées par le drame. Il y a l’amour, bien sûr, mais aussi quelque chose de plus trouble, de plus douloureux. Ainsi: « Le spectacle de ce naufrage (celui de la grand-mère) m’épuise. Je feins parfois d’ignorer son appel. Je fais la sourde, la muette, l’aveugle. Elle ne me laisse aucun répit. Et je mets un point d’honneur à veiller sur son sort. Pas comme les autres membres de ma famille, si vite résignés, si confortablement fatalistes ». L’auteur ajoute cependant, et c’est terrible: « Mais le prix à payer est lourd: la haine que je n’ose nommer, la haine m’emportera tôt ou tard au bas de sa pente si l’épreuve s’éternise ». La capacité de bienveillance à l’égard d’un être, en effet, a ses limites, même si et peut-être surtout s’il s’agit d’une personne particulièrement chère, alors que l’indifférence à son endroit serait salvatrice.

Gilbert Pingeon fait toujours preuve d’une cruelle lucidité lorsqu’il expose les comportements des individus. Ainsi, lorsqu’il met les propos suivants dans la bouche de la mère de Sophie, parlant des sentiments que lui a inspirés sa fille: « Je dois bien te l’avouer, et cet aveu me coûte en regrets inutiles; hors la vie, je ne t’ai rien donné. C’est venu tout seul, sans désir urgent ni grande réflexion, conformément au scénario prévu par l’espèce et les conventions. Maintenant seulement, trop tard hélas, je prends conscience de ta réalité, j’assume le poids de ton existence. Oui, trop tard. Et le pire – je me connais – est que tout en moi me prédisposait à m’accommoder également de ta disparition ». Une dernière phrase terrible, impliquant une capacité d’indifférence révélatrice d’une immaturité profonde de la personnalité.

Plus loin, des propos plus crus encore. A propos de la maternité, on lit en effet les lignes que voici: «Rôle écrasant, fatalité qui éteignait le pâle désir. Délivrance qui n'était pas celle d'un corps inscrit dans mon corps. En fait: punition. Royale, Divine. Tu enfanteras dans la douleur. Châtiment absurde. J'ai enfanté dans l'indifférence». Le regard de Pingeon est donc bien acéré et rien n'échappe à son scalpel redoutable.

La mère prend tout de même conscience de l'échec personnel que représente pour elle cette indifférence. Elle dit: «Comment ai-je pu vivre à ce point en marge du monde des sentiments, comment ai-je pu rester si longtemps, toutes ces années irrémédiablement gâchées qui vont de mon adolescence à la tienne, en bordure du fleuve de la vie, à ignorer la force du courant et la caresse de l'eau?» Elle constate que sa fille n'existe, et n'a existé pour elle que dans des albums de photographies, photographies qui ont jalonné sa vie: «Tu n'existaient que dans l'accumulation minutieuse des albums de photographies constitués avec un soin maniaque, tenus à jour, ornés et annotés. Itinéraire fléché, vie balisée, millésimée, parée de technicolor pour les regrets anticipés». Elle ajoute cependant: «Albums bénis, en fin de compte. J'y puise tout ce qui me reste d'images pour te recréer, te remodeler. C'est mon argile mental, ma source de jouvence. Images irréelles à force d'être dévorées des yeux et noyées de larmes».

Chez Gilbert Pingeon, on relève fréquemment une curieuse association entre un athéisme militant et une véritable obsession pour le fait religieux. Dans l'un des récits qu'elle intitule *Oraison*, Sophie, anticipant sa propre mort, rédige l'homélie que devrait, selon elle, prononcer le pasteur lors des funérailles. Il s'agit d'un texte blasphématoire. Le pasteur est en effet supposé avoir eu follement envie de Sophie lorsque celle-ci fréquentait le catéchisme, à l'âge de quatorze ans. Elle lui fait dire, entre autres choses, ce qui suit: «Orifice primal que mon doigt affole... Origine du monde... Que le péché sent bon entre ses cuisses... Alléluia ! Alléluia d'avoir mijoté tout cela ! Plonger à pleine bouche dans cette manne divine... Rompre la trame... Mordre la proie... O Dieu, mon corps frémît de volupté». Un cri de jouissance enragé, peut-être aussi un cri désespéré !

Dans le même texte s'expriment l'angoisse devant la perspective de sa propre disparition et l'absence d'espérance. C'est le pasteur qui est ici censé parler: «Et vous, amis, frères et cousins en finitude, pourquoi n'êtes-vous pas plus souvent aux ordres de votre cœur, là où Il réside, officiellement, amour fruit de Son amour, et Fils conçu, prêté, donné et cloué. Rayé des listes. Pourquoi?» On note ici l'utilisation de la majuscule, ce qui correspond à la pratique chez les croyants lorsqu'ils parlent de Dieu, du Seigneur.

Ailleurs, l'accent est mis sur la capacité qu'ont certaines personnes à anticiper ce à quoi elles sont condamnées. On lit: «Ma propension à lire le squelette sous l'apparente vigueur s'étend à tous les domaines de l'existence. Le masque du nouveau-né préfigure le vieillard».

Sophie trouve une forme de sérénité et d'apaisement dans l'écriture, particulièrement celle de la poésie et de la chanson, cette dernière permettant un contact quasi physique avec le public. Pour le dire, Gilbert Pingeon trouve les mots justes et sensibles : « Quand je chante, une métamorphose de tout mon être s'opère. J'échappe à tout contrôle. Plus loin, on lit encore : Je retrouve cette sensation lorsque j'écris. Le rythme, les mots, la musique, tout cela me traverse, me remue, me bouscule, m'entraîne vers la houle obscure du public où se trouve l'apaisement, lorsque le bruit des applaudissements me révèle l'impact de cet élan, sa force transformée en plaisir partagé ».

On retrouve dans ce livre le style particulier de l'auteur, style direct, provocateur. Gilbert Pingeon se plaît parfois à cultiver une sorte de délire, comme c'est le cas dans le chapitre intitulé *La Nuit*, un chapitre introduit par un vers de Rimbaud, extrait de son célèbre *Bateau ivre* : « J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies », un vers qui à lui seul est promesse d'hallucination. Le dernier récit de Sophie, avant l'épilogue écrit par sa mère, révèle un désordre mental savamment ordonné. Il annonce la mort de l'héroïne.

On aurait tort de ne pas retenir des expressions, en apparence anodines, comme celle-ci à propos du silence qui s'impose tout à coup : « ... un merveilleux silence s'instaure, un silence de cour d'école en pleine canicule, une vacance avec prière de ne s'agiter qu'à l'intérieur de soi ». On aime ce silence de cour d'école en pleine canicule ». Il faut aussi relever avec quelle sobriété la disparition de David est relatée. On lit : « Ses yeux me suppliaient ». Puis, plus rien. Un espace plus important que les autres et : « Ma faible force a suffi » (sous-entendu à balancer le corps par-dessus bord). Nouvel espace : « Il ne souffre plus ». On ne peut imaginer plus grande discrétion !

A la fin, le bateau sombre, mais l'épave est retrouvée avec le carnet des récits qui, selon la volonté de sa mère, vont assurer la survie de Sophie. (phw)

Editions de l'Aire, 2013 (171 pages)

Né en 1941 à Neuchâtel, Gilbert Pingeon écrit et peint entre Auvernier et Delémont. Il est un habitué de cette chronique. Sophie Bonheur est son vingtième livre.

L'intruse

Gilbert Pingeon

L'intrus, c'est le cancer, celui qui s'installe, qui vient sans s'annoncer. L'auteur l'appelle Monsieur Krebs. Dans une courte présentation, Gilbert Pingeon explique l'événement qui est à l'origine de ce livre. Un fait réel, l'histoire d'un de ses amis, Daniel. A la veille de la retraite, celui-ci apprend qu'il souffre d'un cancer. Son existence entière va en être bouleversée. Tout, à partir de ce moment-là, tourne autour de cette fatalité. Cela part de la révélation à laquelle la personne ne peut pas croire, car elle est encore vaillante. Peu à peu cependant, la situation se dégrade, l'organisme s'affaiblit. Dans un stade avancé, les forces abandonnent la personne, elle tient à peine sur ses jambes. De plus en plus, elle dépend des autres pour les choses les plus élémentaires de l'existence. Ce ne sont pas seulement les facultés physiques qui se dérèglent, mais aussi les capacités intellectuelles. La victime perd alors le pouvoir d'ordonner logiquement son discours : « Les mots pour le dire vous fuient. Vous aspirez désormais au silence ». Il y a aussi les moments « de mieux », ceux qui apportent un soulagement provisoire. Gilbert Pingeon décrit cette lente évolution – elle va durer quatre ans pour Daniel – dans son style si caractéristique, à la fois âpre et efficace, d'où sourd une violente révolte.

Celui qui est face à l'inéluctable a tout loisir de se poser les questions essentielles, celle de la solitude, par exemple. On a beau être entouré, il n'empêche : « On vit sa vie. On meurt sa mort. Personne ne peut le faire à votre place ». D'un côté, ceux qui connaissent le confort d'une relative tranquillité d'esprit, de l'autre, celui qui sait que le temps lui est compté. Il n'est pas facile de se projeter dans l'inconnu, pas facile d'imaginer de n'être plus personne : « Il doit s'habituer dès maintenant à ne plus habiter son nom. C'est cela le plus pénible : envisager de n'être plus nommé. Et la perspective d'un nom et d'un prénom gravés dans le marbre entre deux dates limites ne l'enchantera guère ». Une chose aussi banale en apparence qu'un nom est pourtant capitale, car elle est l'expression d'une personne unique, ne pouvant être remplacée par aucune autre. A tout prendre, tout vaut mieux que la mort. L'auteur l'exprime dans les termes suivants : « Si on lui en laissait le choix, il préférerait mille fois qu'on l'oublie, qu'on le laisse survivre le plus longtemps possible, sans gloire, sans panache, sans posture glorieuse, planqué dans un quelconque bureau des "cas surprenants", une annexe miteuse des "guérisons incompréhensibles dans l'état actuel de la science médicale" ». Des termes comme «sans gloire», «sans panache», «sans posture glorieuse», résonnent de manière pathétique. Un autre sujet de réflexion : face à la maladie, il n'y a pas d'égalité : « Devant Elle, comme devant l'Argent ou le Pouvoir, la plus grande inégalité règne. Et ce règne est glorieusement arbitraire ». C'est en vain, en effet, qu'on pourrait y déceler une quelconque logique.

L'auteur met bien en évidence un autre phénomène : à la longue, le malade n'est supporté par l'entourage que s'il se comporte comme une personne normale, qui oublierait donc la menace qui pèse en permanence sur lui. Ainsi : «En cas de baisse de régime, de «mauvais jour», on va lui en vouloir de manquer de punch, de répartie, de vivacité. Surtout, lui enjoint-on (le conseil ne coûte rien), qu'il ne s'enferme pas dans le silence, dans la solitude». Il conclut : «C'est mauvais pour sa santé». En fait, les bien portants reprochent au malade de troubler leur quiétude (est-ce une façon de se rassurer?), de les mettre face à une réalité désagréable à laquelle, de toute façon, ils n'échapperont pas un jour.

Le problème existentiel fondamental – il revient dans chacun des livres de l'auteur –, c'est celui de la transcendance. Y a-t-il une espérance allant au-delà de la réalité terrestre ? On en doute à la lecture des mots que voici : «A chaque existence tirée du néant est infligée la lourde peine d'y retourner». C'est une fatalité ! Faisant écho au poète Alfred de Vigny, il parle du ciel muet, ce qui est une autre manière de proclamer son agnosticisme. Vigny, quant à lui, exprime un désespoir stoïque dans des vers d'une sévère beauté : «Le juste opposera le mépris à l'absence / Et ne répondra plus que par un froid silence / Au silence éternel de la Divinité». Le silence, la solitude reviennent fréquemment sous la plume de Gilbert Pingeon.

Il y eut deux phases dans l'existence de Daniel, architecte d'abord, syndicaliste ensuite. Cette deuxième activité est l'occasion pour Gilbert Pingeon de se livrer à une diatribe contre le capitalisme triomphant qui écrase impunément tout ce qui s'oppose à sa marche en avant. Il parle du «capitalisme honni» qui «est devenu mondial». La Corée du Nord y échappe pour l'instant, mais au prix, hélas, d'un véritable cauchemar.

Une réflexion encore – désabusée – à propos de l'expérience du syndicaliste : l'idéalisme se heurte à la dureté des choses, la pire des désillusions étant de «rencontrer l'hostilité de son propre camp». Le sentiment d'être incompris lorsque l'on est animé par un noble sentiment est de ceux qui sont les plus déchirants. Daniel en a fait l'amère expérience.

Le livre est fait de chapitres séparés par de courts textes que l'écrivain appelle des divagations. Ce sont des réflexions qui rompent le récit. Dans l'une d'entre elles, le héros est censé escalader une montagne, la Montagne Sourde. Arrivé à son sommet, il est face à une foule de personnes qu'il reconnaît sans pouvoir nécessairement les nommer toutes. Il a le sentiment qu'elle attend quelque chose de lui. De plus, il lui semble qu'elle est venue pour lui dire un dernier adieu. Curieusement pourtant, il éprouve une paix, une sérénité profonde, celle précisément qu'il recherchait. Le rêve se termine cependant en cauchemar : «... la Montagne Sourde explosa. Elle s'effaça sans un bruit. Et toute mémoire avec elle».

La mort du héros est évoquée en termes très sobres : « Début juin. Trois heures et demie du matin. Envolé. Avec le chant des oiseaux ». Cette dernière touche est à la fois effrayante et lumineuse. L'identité individuelle de Daniel s'est ainsi définitivement effacée pour rejoindre l'identité de l'univers. Paul Valéry aurait dit : « Tout va sous terre et rentre dans le jeu ».

« L'intruse » est le livre le plus attachant, le plus émouvant de Gilbert Pingeon, parce qu'il touche au plus profond de l'humaine condition. (phw)

Infolio éditions, 2014 (175 pages)

Gilbert Pingeon est l'auteur d'une œuvre abondante faite de poésie, de récits poétiques, de nouvelles, de romans, de journaux, et d'une pièce de théâtre. Il pratique également la peinture et le dessin.

Le silence du Doubs

Alain Freléchoux

Dans ce roman à l'écriture limpide, au suspense soutenu, Alain Freléchoux remonte le cours du temps, et celui du Doubs, jusqu'à la Débâcle de 1940, et jusqu'à Soubey, où l'Histoire charrie le destin de trois jeunes Polonais, Franciszek, Ian et Stanislaw.

Une vieille photo jaunie, ainsi qu'un médaillon gravé d'une date et de deux initiales, tous deux légués à Cyprien Bonnefoi par sa grand-mère, vont remailler l'histoire familiale et exhumer un chapitre dramatique de la Deuxième Guerre mondiale, qui s'est joué tout près de chez nous. À l'origine de ce récit captivant, les souvenirs évoqués par les grands-parents de l'auteur, témoins directs des événements du côté d'Epiquerez ; souvenirs enfouis dans la mémoire de l'enfant qu'il était alors, et ravivés par les commémorations de 2010. Un déclic, pour ce féru d'histoire et cet amoureux du Doubs.

Juin 1940. L'avancée des troupes allemandes jette sur les routes de l'exode des milliers de personnes, civils et militaires, qui tentent de rejoindre les postes-frontières avec la Suisse. Alain Freléchoux en dresse un portrait saisissant : « Vu d'avion, cet exode ressemblait à la périphérie d'une fourmilière, sur les chemins de laquelle des milliers d'individus se précipitaient à la rencontre du salut. Des fourmis désordonnées, découragées, hagardes, salies par les intempéries et les bombardements. A mesure que la fatigue les rongeait, que la poussière des routes les asphyxiait, que la menace des bombardements se rapprochait, le découragement les gagnait. Certains, exténués par les

charges qu'ils tiraient, se laissaient glisser sur le bord de la route pour se reposer un instant, perdant par là un temps précieux. Les plus chanceux avaient une auto, les plus démunis un char à bras supportant toute leur fortune : un canapé, deux matelas, trois casseroles. Le tout brinquebalant dans les ornières, retenu par la grand-mère ou le dernier rejeton trop faible pour marcher ».

Parmi eux, une division d'environ treize mille soldats polonais se dirige vers Goumois. Plongés dans la tourmente par le jeu des alliances entre belligerants, ils vont se rendre aux autorités helvétiques, perspective qui ne les enchantera guère. Mais il n'y a qu'une alternative : le massacre ou la frontière. Trois de ces soldats décident de passer en Suisse en douce, afin d'éviter d'y être cantonnés jusqu'à la fin du conflit. En effet, Franciszek et Ian veulent gagner le sud, et retourner se battre – tout sauf moisir dans des baraquements ! –, tandis que Stanislaw espère rejoindre sa femme et leurs deux enfants en Pologne – les Français vont de toute façon bientôt capituler, pense-t-il.

A sept décennies de là, dans le monde contemporain, Cyprien, la cinquantaine, père de deux jeunes adultes, séparé de leur mère Amélia, s'efforce de décrypter le mystère des objets laissés par sa grand-mère au moment d'aller voir là-haut « si tout ce qu'on en dit est vrai ». Dans les interstices de liberté que lui laisse la routine de sa vie – il travaille à Berne, s'occupe de sa mère qui s'éteint dans un home lausannois, suit de loin les projets de ses enfants, et garde un contact amical avec Amélia –, il mène une enquête qui prendra vite des allures de quête personnelle. Il interroge ses proches, ses souvenirs, les registres d'état-civil, la toile, quelques pierres tombales ; rassemble les pièces du puzzle, de coup de chance en fausse piste, et finit par briser « le silence du Doubs », mettant au jour un bouleversant secret de famille.

Au fil de quatorze chapitres prenants, Alain Freléchoux entremêle habilement l'histoire des Polonais et les recherches de Cyprien, à travers une intrigue bien ficelée, des personnages respirant l'authenticité, bien campés dans leur vie et leur terroir.

Indice principal pour relier les deux époques : une photographie couleur sépia qui représente trois hommes, dans un cadre bucolique, en été, autour d'une imposante voiture de couleur foncée, avec une haute et large calandre encadrée par des garde-boue enveloppants. C'est « La Rosalie », la Citroën 1935 de l'arrière-grand-oncle Raymond, voiture d'exception à laquelle il était très attaché. Mais qui sont les trois hommes ? Nul, dans la famille, n'arrive à mettre un nom sur leurs visages.

A défaut, Cyprien va s'efforcer de retrouver la trace de « La Rosalie », qui le conduira sur les sentiers de l'histoire, à ces journées bouleversantes des 19 et 20 juin 1940, qui virent des milliers de personnes traverser la frontière suisse du côté de Goumois.

On suit les pérégrinations des trois Polonais, on partage leurs doutes, leurs angoisses, mais aussi la joie inattendue d'une baignade, et la découverte d'une région superbe, apparemment paisible, qui leur offre « une parenthèse enchantée dans un monde enchanteur. Certes, les bombes pouvaient y pleuvoir un jour, mais les rives féeriques du Doubs paraissaient opposer un rempart à l'idée même de la folie des hommes. Ses criques illuminées de soleil et de libellules, ses saules à l'ombre desquels les brochets guettaient leurs proies, ses eaux calmes aux pièges invisibles, son accès, surtout, hérissé de sombres forêts et de falaises à pic, en faisaient une sorte de monde perdu au cœur du chaos ».

La générosité, la solidarité, et même l'amour, éclaireront leur chemin : Raymond et sa nièce Blanche les aideront dans leur projet d'entrée clandestine en Suisse en leur fournissant des vêtements civils et en leur indiquant où traverser la rivière, pour éviter les remous parfois traîtres qui guettent le nageur en ces eaux faussement dormantes.

Chez Raymond le bon vivant, autour d'une odorante gibelotte de lapin, ils sont délicieusement plongés « dans une oasis en marge d'un monde de fer et de feu ». Et Franciszek tombera, fort consentant, dans les filets de la jolie nièce aux yeux magnifiques, voletant comme deux papillons noirs. Avant que les trois jeunes hommes ne s'en aillent, au petit matin, à la rencontre de leur destin sur les rives du Doubs...

Ce Doubs, témoin muet des convulsions de l'histoire, et aussi – comme le suggère le titre – protagoniste de l'intrigue, Alain Freléchoux le décrit de façon très poétique : « En contrebas, à vingt mètres, le Doubs étincelait d'un vert tendre. Tantôt noire à l'ombre d'un saule, tantôt émeraude sous un rayon de lumière, l'eau sinuait paresseusement entre les pierres. Elle s'écoulait comme une nappe qu'on déroule, faisant naître des plis qui aussitôt disparaissaient pour se reformer un peu plus loin. Des nénuphars et des joncs, des renoncules et des fritillaires, mille autres fleurs et plantes coloraient ses flancs. Des escouades de libellules la survolaient, dont les ailes aux reflets de vitraux captaient la lumière ».

En quelques traits, l'auteur sait aussi brosser un portrait suggestif de ses personnages. Ainsi, le jovial Raymond nous est dépeint en ces termes : « un homme trapu, dans les cinquante ans, avec une barbe poivre et sel, un ventre impressionnant suspendu dans d'énormes bretelles. Les pouces dans le pantalon, l'air bonhomme, il les observait, amusé de leur surprise ».

Sa nièce Blanche est une jeune femme courageuse, qui, depuis la mort de ses parents, avec une autorité naturelle, fait office de mère pour ses frères Jean et Guillaume, tout en vaquant au travail des champs et de la ferme. Cela ne l'empêche pas d'être coquette et d'avoir un charme rayonnant. Qu'on en juge par les lignes suivantes : « Elle leva les yeux vers le ciel, comme pour les remplir de soleil, et les papillons noirs s'éclipsèrent un instant. Elle les rouvrit, un

sourire radieux aux lèvres, et regarda Franciszek. Il songea que ce sourire était si beau, si communicatif, que personne au monde, homme ou femme, ne saurait y rester insensible. Elle lui dit quelque chose à propos du soleil, ou du ciel, ou du temps. Il n'y comprit rien, ça n'avait d'ailleurs aucune importance. Il la regardait en souriant, fasciné».

Très intéressant également, dans ce roman, le jeu de miroirs entre les drames et les bonheurs fugitifs de 1940 et ceux de notre temps, plus pressé, plus dispersé, plus individualiste sans doute. Ainsi, *Le silence du Doubs* évoque, entre autres, le malaise, la douleur, la vague culpabilité et l'angoisse liés à la maladie et à la vieillesse – réalités peu «glamour», que notre époque tente souvent d'occulter. Cyprien, qui rend visite chaque semaine à sa mère en fin de vie dans un EMS vaudois, laisse transparaître son désarroi face à l'être cher, autrefois tout en rondeurs et en tendresse, aujourd'hui amaigri, miné par le cancer, et qui s'absente de plus en plus, comme si elle était «déjà dans un monde d'où les vivants sont effacés». Et il ressent un choc profond lorsqu'il l'accompagne dans ses derniers instants : «Je m'attendais à voir mourir ma mère. Mais j'ignorais le véritable sens du mot "expirer". Je ne l'imaginais être qu'une expression imagée de la vie qui s'en va. Or, je pus vérifier que ce mot n'a rien d'un cliché, qu'il est terriblement concret et réaliste».

La mort était violente et pouvait tomber du ciel à n'importe quel moment, en ces temps de débâcle ; dans le monde de Cyprien, une aïeule part sereinement rejoindre le Grand Mystère, «pas mécontente d'avoir enfin tiré sa révérence», tandis qu'une mère souffre et s'éteint à petit feu, murée dans la solitude d'une conscience qui s'effrite inexorablement...

On ne peut que recommander la lecture de ce roman sensible et attachant, où l'auteur retrace avec beaucoup de justesse (et de fidélité historique) des événements qui ont marqué les mémoires de part et d'autre du Doubs, tout en y développant une intrigue aux ramifications contemporaines, qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page. (cls)

Editions Cabédita, 2013 (158 pages)

Ajoulot établi à Delémont, Alain Freléchoux est né en 1958. Employé de commerce de formation, il s'est mis à l'écriture tout naturellement, suivant en cela sa passion de toujours pour la littérature. Il a commencé par des nouvelles – dont l'une a d'ailleurs été publiée par la SJE – avant de se tourner vers le roman. Au nombre de ses centres d'intérêt, outre la lecture et le cinéma, figurent les grands enjeux géopolitiques de notre planète.

Les Frontalières

Mousse Boulanger

Avec *Les Frontalières*, Mousse Boulanger nous offre un petit récit délicieux, tout empreint de nostalgie heureuse. D'une plume fraîche et espiègle, l'auteure brosse le portrait de la petite fille qu'elle était à la fin des années trente, franchissant allègrement à vélo la frontière entre Boncourt et Delle, dans le sillage de sa mère, admirée et tendrement chérie. Souvenirs et anecdotes coulent des sources vives de la mémoire, et l'on sent bien que Mousse Boulanger nous dévoile là quelques moments fondateurs de sa vie, riches leçons de choses, inépuisable héritage maternel.

Au-delà de cette magnifique relation entre une mère et sa fille, c'est la vie quotidienne des villageois de Boncourt qui revit dans ces pages, à peine troublée par les prémisses de la tragédie qui va bientôt embraser la France voisine et le monde.

C'est un temps voué au dur labeur, à l'économie – un sou est un sou – et à la débrouillardise, éclairé toutefois par un beau sens de la solidarité et de la famille.

On est huit chez Mousse Boulanger. Le père est mécanicien et la mère femme au foyer – elle «tient» la maison, au sens fort du terme. La vie s'égrène au fil des occupations typiques de l'époque : faire la lessive (à la main, bien sûr), baratter la crème du lait pour la transformer en beurre, faire des confitures et des conserves pour profiter des fruits du verger, et aussi des nouilles «maison» – un événement pour la petite fille, ainsi initiée aux secrets gourmands de sa mère. En saison, on va cueillir des cerises sur l'arbre loué par le père au Mornol¹, ou des framboises à «l'étang des cousins», de l'autre côté de la frontière.

C'est qu'il faut ménager l'argent le plus possible. Quitte à tricher un peu : le père a trouvé le moyen de chauffer l'eau sans payer, en trafiquant le compteur...

De menus plaisirs égayaient le quotidien, instants volés aux multiples tâches à accomplir. La mère lit le feuilleton dans *Le Démocrate*, le journal des Rouges (c'est-à-dire celui des libéraux) et en oublie parfois l'heure du dîner. Le père écoute les nouvelles à la radio pendant les repas parce qu'il s'intéresse à la politique.

On sait aussi s'offrir un peu de luxe à l'occasion – un nouveau chapeau pour la mère, de jolies chaussures vernies pour la petite fille –, même si habituellement, pour les grands achats, on investit dans la qualité qui «fera de l'usage.» On va également chez le coiffeur pour y faire la «permanente de l'année» – toute une aventure, car les bigoudis sont équipés d'un petit tuyau rempli d'eau qu'il s'agit de chauffer, et en cas de coupure d'électricité, il n'y a plus qu'à prendre sa beauté en patience...

Pour ces plaisirs, pour le cinéma, et d'autres services encore (médecin, dentiste, pharmacie...), il faut se rendre à Delle, à vélo, ou même prendre le bus, jusqu'à Belfort. Franchir la frontière est donc tout naturel pour les Boncourtois, les relations sont bonnes avec les voisins français, les douaniers pas trop regardants. Car, bien sûr, on fraude un peu. Lorsqu'on achète des chaussures neuves, on les salit pour éviter de payer la taxe. Et, un jour, alors que mère et fille rentrent en Suisse après une visite chez leurs amis, les Gisiger, le douanier obligeant qui aide la petite à pousser sa lourde bicyclette (lestée de vrenelis !) ne saura jamais qu'il s'est rendu complice de contrebande, bien malgré lui...mais pour la bonne cause.

En effet: la famille Gisiger est installée en France depuis vingt ans. Mais lorsque les rumeurs de guerre se précisent (on est en 1938), les attitudes changent, les paroles se font acerbes. Les esprits s'échauffent à l'encontre de ces «étrangers qui viennent bouffer le pain des patriotes» (refrain universel tristement connu). Le jeune Jérémie Gisiger se fait apostropher par ses camarades de jeu («Qu'est-ce que tu fous là, espèce de coït? Tu viens manger notre pain et tu seras même pas militaire!»), ce qui incite ses parents à l'envoyer dans un internat en Suisse, du côté de Delémont. Eux-mêmes décident, la mort dans l'âme, de vendre ferme et bétail et de revenir exploiter un domaine à Charmoille, avant l'imminente fermeture de la frontière.

La mère explique alors à sa fille comment naissent les conflits, comment les circonstances historiques peuvent mettre dos à dos les bons amis d'hier. Le ciel s'assombrit soudain pour la presque adolescente. «Comme la vie change d'un jour à l'autre. Une fois, je suis pleine de soleil, heureuse. Le lendemain, je suis pleine de questions».

Pourtant, malgré les lourdes menaces qui s'amassent à la frontière, la tonalité du récit est joyeuse, douce, lumineuse. Un après-midi de cueillette de framboises à «l'étang des cousins», à Faverois, la narratrice observe sa mère: «On dirait qu'elle rêve. Elle regarde l'étang, la ferme au loin, elle va rincer ses mains dans l'eau. Je crie: Fais attention de ne pas glisser. Elle sourit, dit: On y va, et elle s'installe sur la selle de son vélo. Je fais la même chose et nous voilà sur la route du retour. Je la suis derrière, tout près. Je vois sa jambe qui monte, qui descend, son mollet, bruni par le soleil, avec un peu de terre restée collée, et une coulée de sang, à cause des épines. On avance lentement, sans bruit. Le soleil disparaît et apparaît derrière les platanes, je chantonnerai. Je ne sais pas que c'est ça le bonheur».

Mousse Boulanger nous livre un portrait de femme touchant en évoquant sa mère, presque toujours désignée par le prénom personnel «elle». C'est d'ailleurs le premier mot du récit, qui s'ouvre sur l'évocation d'un repas de Noël. Comme si la mère de l'auteure représentait une sorte de quintessence de la féminité, et que son souvenir était lié à un sentiment de fête... C'est aussi toute la force des liens familiaux qui est mise en exergue dans cet incipit révélateur.

«Elle», donc, travaille dur, ne se plaint jamais. Elle s’occupe de sa «tribu» avec autant d’amour que de fermeté. Elle se montre généreuse aussi avec les autres, glisse quelques cigarettes à «son» vagabond, un ancien légionnaire surnommé *Kimble-chef*. Elle aime les animaux, balaie les escaliers en parlant à son merle, nourrit deux pigeonneaux, recueille une couleuvre lovée sous les rhubarbes – «votre sale bête», dit la voisine –, a toujours un quignon de pain pour la pauvre rossinante du laitier. Indépendante, originale parfois, elle ne se fie qu’à son bon sens et à son expérience. Fière, digne, elle a le sens de la répartition, notamment en face de Monsieur Bouladou, le marchand de chaussures de Delle. Proposant à la petite fille une paire de souliers vernis, celui-ci se croit obligé de préciser :

«C’est pas pour shooter des cailloux.

Elle sursaute, je baisse la tête.

– Elle est trop grande pour shooter des cailloux. C’est presque une adolescente.

– Pan ! Bien fait !

Je relève la tête avec un petit rire. Elle dit en minaudant : On peut voir ces merveilles ?

– Oui. Oui.

Il s’empresse. Il a cru qu’on était des péquenaudes. Il l’a dans le baba. Elle se laisse jamais faire. Elle riposte. Elle garde son rang. Celui d’une dame qui a un mari, des enfants et une maison. En plus, elle fait partie de la commission scolaire, c’est pas rien. Attention, le respect est de rigueur».

Belle, élégante, c’est une maîtresse femme, qui assure en toutes circonstances. «Elle» est toujours là pour expliquer les petites et les grandes choses de la vie, guider, rassurer. Il y a beaucoup de tendresse dans les souvenirs de Mousse Boulanger : «Elle me prend par le cou. Elle m’embrasse près de l’oreille. C’est tout ce que j’aime». De beaux moments de complicité, d’humour aussi. A sa fille qui s’inquiète d’être trop lourde sur le garde-boue du vélo, la mère glisse malicieusement :

– T’as tout d’une écregneule. Qu’est-ce qu’il t’a dit le domestique à Dérinez ?

– Il m’a demandé si ma mère m’écrémait l’eau !

– Alors tu vois, pour le poids il n’y a rien à craindre.

On devine que l’auteure a trouvé en sa mère une figure tutélaire qui lui a légué, outre son prénom, de solides valeurs, une belle énergie, le goût des autres, et celui d’épanouir son tempérament propre. En toute indépendance. Libérée de toutes les contraintes stériles et des tue-rêve. Où l’on revient à l’idée de limites, de frontières – celles, souvent créées de toutes pièces, que nous avons dans la tête, et qui nous empêchent d’avancer...

Les Frontalières est écrit dans une langue vive, alerte, touchant l’essentiel en peu de mots. Mousse Boulanger a su retrouver (elle ne l’a sans doute

jamais perdue...) la voix de la petite fille de douze ans, ses inflexions, ses couleurs, ses raccourcis candides. C'est elle qui raconte, tout est vu à travers le prisme de son esprit éveillé, curieux, parfois espiègle, parfois plein de maturité. On l'entend murmurer les axiomes maternels, qu'elle a faits siens : « Elle dit qu'il faut se taire, pas dire des choses qui portent malheur ; Ce sont des amis, et les amis c'est fait pour s'entraider ; Elle ne pouvait pas jeter le lait. C'est précieux à cause du travail et de l'argent ». De savoureuses expressions d'un autre temps parfument le récit : les « crattes » qui servent à recueillir les fruits, la pommade de zinc dont on « embardouffle » un talon meurtri, les cavolants (gens du voyage) que l'on va voir pour faire aiguiser ses couteaux et outils, et quand il pleut fort, c'est « à roille », bien sûr.

Et la poésie surgit naturellement, dans les vapeurs embrumées d'une fête de Noël, alors qu'on imagine la narratrice (qui s'exprime, dans ce passage, avec la distance de l'adulte) regardant au loin, à travers la vitre :

« Le verger est noir, terreux. Le chien ausculte ses pattes. Une mésange houspille une troupe de moineaux, bruyants écoliers du poirier. Sous la tristesse une larme de pluie brille. Promesse de quoi ? La forêt du voisinage attend. Ses orvets dorment sous l'humus des hêtres. J'écoute les bruissements du silence. Le froid s'égoutte entre les pierres du chemin ».

Mousse Boulanger porte un regard attendri, mais pas passiste, sur ces années qui l'ont construite, où elle a dû puiser pour apprivoiser les turbulences de la vie, et sur cette mère chérie et aimante qui lui a servi de modèle. « On est pauvre mais on vous aime » : tels sont les mots griffonnés sur un petit billet glissé dans la poche de l'auteure, enfant... Un talisman...

On peine à s'arracher à ce joli récit et à retrouver l'urgence et la trépidation de la vie moderne... C'est dire si *Les Frontalières* gagne à être lu... Et l'on (re) découvrira avec profit les autres titres de l'œuvre polymorphe de Mousse Boulanger, encore trop méconnue sur sa terre natale. (cls)

Editions L'Age d'Homme, 2013 (79 pages)

Née à Boncourt en 1926, Mousse Boulanger, née Berthe Hostettler, vit à Mézières (VD) depuis de nombreuses années. Ses multiples activités gravitent autour de la rencontre avec les autres, à travers l'écriture, le théâtre, la radio. Elle a publié des recueils de poèmes, des nouvelles, des romans (dont un roman policier, Du sang à l'aube), des essais, ainsi que des livres pour enfants. Très engagée dans la vie littéraire et culturelle romande, elle a notamment été présidente de la Société Suisse des Ecrivains, et a fait partie de la commission de la Bibliothèque nationale suisse. Avec son mari Pierre Boulanger (décédé en 1979), elle a créé de nombreux spectacles poétiques, présentés dans toute l'Europe. Mousse Boulanger a encore été « radioteuse »,

selon sa propre expression (journaliste et productrice d'émissions à la RTSR), s'entretenant avec les plus grands noms de la littérature romande. Elle est aussi membre de plusieurs jurys littéraires et poétiques en Suisse et en France.

NOTE

¹ Il s'agit du Mont Renaud, mais on disait effectivement Mornol à l'époque (précision de Philippe Wicht, qui a vécu son enfance à Boncourt).

L'obsidienne de la nuit

Claudine Houriet

C'est un petit livre de poèmes, avec en couverture une belle aquarelle. On y découvre des textes courts, ciselés avec soin. Chacun se suffit à lui-même. Chacun raconte un instant de vie ou de méditation au travers d'allégories liées à la nature. Chacun comporte sa propre musique, sa propre invitation. C'est comme une exposition que l'on peut visiter en suivant l'ordre d'accrochage ou au contraire se laisser guider par la fantaisie. Mais l'artiste ne compose pas sa présentation au hasard. Il sait que la proximité des tableaux et leur suite sont significatives. Claudine Houriet est écrivain mais aussi peintre. Il importe de suivre le sens de la visite qu'elle propose, quitte à s'arrêter parfois pour mieux comprendre et entrer en résonnance.

Sur le métier de haute lice

Tu tisseras la trame de mon chagrin amer

Ainsi

Dans la houle des temps renouvelés

Perdurera sa trace

En tout premier l'artiste annonce une peine difficile à maîtriser. Ne pas oublier, «narguer», puis «s'effacer»? Ou se laisser subjuguer?

Les tableaux suivants explorent ce malheur. Ainsi, «la terre fait naufrage dans un ciel de boue». Avec des moments de grâce, des promesses d'apaisements comme «la nuit, offrande de l'oubli». Les reconnaître, est-ce faire preuve d'«ambiguité» si, par ailleurs, l'on «refuse l'oubli»? Parce que le souvenir concerne aussi des moments forts, «des résonnances longues» du désir passé.

L'artiste entre dans ces réminiscences, tel un lac «où vitupère l'orage». Les textes deviennent des odes qui chantent la magie de séduire pour atteindre

la félicité des amants confondus dans une même étreinte. Le poème qui a donné son titre au recueil appartient à cette série : *L'obsidienne de la nuit*. Une pierre précieuse, parure « appesantie », mais qui est en réalité une lave de volcan, symbolise la puissance onirique. « Rêve et fantasmes » sont l'apanage des « belles endormies ». Ce thème du modèle endormi a fasciné de nombreux peintres et écrivains au cours des siècles. Une magnifique exposition de « belles endormies » a eu lieu en été 2014 au musée Bonnard à Le Cannet avec des œuvres de Bonnard, Balthus, Vuillard, Vallotton, Matisse, Picasso, Brancusi, Dali, Maillol... Le poème de Claudine Houriet s'inscrit dans cette lignée. Il est par ailleurs représentatif de l'art poétique développé dans tout le livre. Partir d'une image simple, et la faire éclater, ouvrir l'imaginaire en procédant par la maîtrise des mots et des allusions.

Un peu plus tard, le ton change. Comme si l'on était allé trop loin :

Sur l'ourlet de mon cœur

Tu as tiré trop fort

Alors l'auteur, « peintre de l'indicible », s'attache à décrire la nature. Il est comme en attente, pour voir et comprendre ce qui se passe autour de lui. Les poèmes sont moins personnalisés, mais n'en recèlent pas moins de force cachée pour autant. Ils composent la majeure partie du livre. On retrouve le lac, *lande verte des eaux*, comme l'illustre la couverture du recueil. Des martinets *rayent le ciel*, une fleur de tabac se redresse, un tremble frissonne dans le vent, une plante *minuscule* pousse dans le mur, l'aube se lève, *magique...* Après l'amertume du chagrin, la dérive dans les souvenirs, vient le moment de s'ouvrir au monde, en regardant autour de soi.

Et l'instant précieux

Rejette au bord de l'âme

La frange de sel amer

Les poèmes avancent en même temps que les saisons. Et quand l'hiver est là, le ton redevient plus personnel.

Le théâtre des regrets

Paisible va et vient

Fascinant jeux de dupes

Les doutes reviennent et, avec eux, le souvenir d'êtres chers, *la foule des absents*, en particulier une *belle amie défunte*. Le chagrin du début s'est comme dilué, mais il reste bien là, caché par *un voile de deuil*. Et le dernier poème de souligner combien une simple fleur qui vient d'éclore doit être une source de joie.

Malgré la nostalgie sous-jacente dans la plupart des poèmes, il se dégage de l'ensemble une impression de plénitude. Cela provient probablement du fait que l'auteur a pris plaisir à les écrire, à rechercher chaque mot, à aller plus

loin dans l'évocation. Dans un recueil de nouvelles, *Le mascaret des jours*, publié simultanément, Claudine Houriet a repris certains sujets. On devine qu'ils lui tiennent à cœur, qu'ils font partie de sa vie et que le fait de les conter amène à la sérénité. Un des textes parle d'une exposition de peinture qu'elle visite, « prête à se laisser surprendre, choquer même, en allant d'une œuvre à l'autre ». Et à un moment donné : « Je me suis trouvée devant le tableau intitulé *Les absents...* » La nouvelle décrit comment on peut s'« immiscer » dans un tableau et aller jusqu'à éprouver une forme de vertige. *L'obsidienne de la nuit* invite à cette expérience. Il ne faut pas hésiter à retourner visiter l'exposition, « s'imprégnant de l'univers » de l'artiste, et s'arrêter souvent. (dsu)

Editions de la Maison Rose, 2014 (68 pages)

Claudine Houriet est déjà présentée dans cette rubrique en page 329.

Arrêt sur images

Eric Sandmeier

Arrêt sur images est un long poème qui, par une suite d'instantanés, évoque page à page la façon dont la nature vibre au gré des saisons. Il ne faut pas le lire d'une traite. Au contraire, il faut avancer lentement en laissant aux mots le temps de nous faire voir l'instant présent. Leur position et la répartition des blancs entre eux sont aussi importantes que leur signification. Et il faut s'arrêter comme l'on s'arrêterait devant une photographie ou un dessin.

En exergue, Eric Sandmeier a placé des vers de Kenneth White.

*...le dedans des choses
donne la vie
sachant que le poème
qui parle du dedans
donne aussi la vie*

*la beauté est là
elle émerge
inexplicable
elle surgit unique et nue*

C'est donc une invitation à voir la beauté des choses. C'est très simple, mais cela peut déboucher sur ce que le monde offre en plénitude. D'abord, *la goutte du printemps se met en marche*,

Le printemps accourt à la pointe des herbes blanches

Venue des glaces

l'eau bondissante de cristal crépite d'étincelles

Transhumance aux écluses ouvertes

Une prairie sous la neige fondante, une cascade grossie par la fonte des eaux, et puis toutes les promesses d'un nouveau printemps.

Puis, dans l'à-pic du soleil,

La terre se fait sablonneuse dans ses plis ouverts

Attente

La saison déferle

Avec l'automne, *lenteurs venues,*

*L'automne active ses feux dans les haies rouillées
et les ramures tendent leurs tiges de feu sur l'enclume du froid*

En dernier, l'arbre par le froid s'allume,

Le givre devient vitre au sol sur claies du froid

Flaques et parquets dans la houle hersée

ou suspendus aux vergues hivernales

Giboulées vents et pluies

Aubes et crépuscules blanchis

Le temps est ramené au port

Dans un précédent recueil, *Sur l'arrête du temps*, Eric Sandmeier avait déjà décrit les saisons. C'était également une suite construite en vers libres et énoncée au présent, pour mieux évoquer combien chaque moment est unique et combien il faut être attentif. Loin d'être une répétition, ce nouvel ouvrage offre une autre ronde, où l'émerveillement est toujours présent mais avec une part de tristesse.

Les rainures des ans brouillent l'étoile du temps

Les images sont plus évocatrices que figuratives. Elles veulent ouvrir d'autres champs de méditation. Il ne s'agit plus d'accompagner le passage des saisons, mais bien d'arrêter le temps en autant de prismes précieux, comme pour retenir la beauté du monde.

Arrêt sur images a été choisi comme titre pour un ouvrage paru aux Editions Empreintes, qui contient trois autres poèmes, *La femme et la mort*,

Au-delà du rien et *L'ultime poème*, avec une préface de Jean-Claude Mathieu.

La femme et la mort fait écho au premier poème en évoquant la marche du temps, mais pour ses répercussions sur le corps d'une femme aimée. Ici, il ne s'agit pas d'une suite de photographies mais plutôt d'un tableau changeant, construit soigneusement, chaque page ajoutant une touche à l'ensemble, où les saisons sont présentes en même temps, rappels mais aussi visions futures allant jusqu'à la mort.

*Tu n'étais que printemps en marche
puis été somptueux
jusqu'aux marches de l'automne
L'hiver te brûla
Cendre neigeuse*

Le ton varie aussi, allant du tutoiement intime à un éloignement de plus en plus marqué,

*Son encolure est déserte
et les seins et le ventre et les cuisses vides de parcours
comme des herbages devenus pierriers*

Le titre fait directement référence aux tableaux de Niklaus Manuel, Edvard Munch, Marianne Stokes ou Egon Schiele; au lied et au quatuor de Franz Schubert, au poème de Matthias Claudius et, plus récemment, à la pièce d'Ariel Dorfman et au film de Roman Polanski, intitulés *La jeune fille et la mort*. Ou encore le tableau *La mort et la femme* de Hans Baldung Grien. Sans renier son inspiration, Eric Sandmeier s'en démarque. Il n'y a pas de squelette ou d'intervention extérieure symbolisant la mort, guettant le moment opportun pour saisir la femme, en contraste avec sa plénitude qui est signe de vie. Ici, c'est le corps de la femme qui meurt, c'est elle qui porte la mort, inexorablement, comme les saisons se suivent fatidiquement et transforment la nature. De même, elle ne symbolise pas le printemps, elle est printemps, elle est aussi hiver et mort, puis oubli.

*Les buissons du passé s'embrument inondés
dans les eaux de l'oubli*

Au-delà du rien va plus loin dans la méditation. Après avoir saisi la beauté des instants volés au temps, après avoir parlé, non sans déchirement, de la déchéance du corps de l'être aimé, le poète s'interroge sur la disparition du désir et de la complicité qui entraîne le sentiment d'être «en perdition». Il dit «nous», au nom du couple car tant l'un que l'autre sont concernés.

Au balcon du temps qui nous reste

Nous assistons impuissants à la venue de notre fin

La femme et la mort reste une allégorie mais, maintenant, il s'agit de porter la réflexion à un niveau plus intime.

Que faire quand le galet ne glisse plus

Où retrouver la chaux des jointures et la courbe du rocher d'ancrage

Nos jours d'améthyste et d'émeraude se noient dans les boues

Comment lier nos convergences perdues

Mettre un mur à nos aigreurs

ou attendre l'eau douce lente à venir

Les mots peuvent-ils exprimer ces pensées ? *Aux frontières de l'enclave rompue*, sont-ils suffisants pour exprimer tout ce qui reste à dire ?

Les mots dérivent et patinent

à l'envers de l'attente

Torpeurs

Parce qu'il y a encore beaucoup à dire, les doutes du poète, le chagrin à la disparition d'amis chers... Lui aussi est en hiver et il veut *vivre alerte jusqu'à l'extrême, pour chasser le ressac des usures*. Et c'est avec lucidité qu'il vit cette dernière saison.

Chaque jour

Il faut que je m'existe

Cette méditation sur le temps qui passe et qui conduit à la mort est d'autant plus troublante si l'on sait que l'ouvrage a été publié à titre posthume. Jean-Claude Mathieu l'explique dans la préface. Il présente l'ensemble de l'œuvre littéraire d'Eric Sandmeier et nous permet de mieux comprendre le cheminement et les questionnements du poète. Il conclut ainsi :

Les tout derniers vers ont un accent stoïcien dans l'injonction à soi-même. Un mot s'impose, la noblesse, celle d'une vie plénière et d'une mort égale :

Rester digne jusqu'à la fin

comme bois précieux

qui parfume la hache qui l'abat

Et il y a un tout dernier poème, *L'ultime poème*. (dsu)

Editions Empreintes, 2013 (164 pages)

Photographe, écrivain, chroniqueur et membre fondateur de la revue culturelle Intervalles, Eric Sandmeier a publié plusieurs recueils de poèmes. Né en 1931, il a résidé à Bienne jusqu'à sa mort en 2010. Arrêt sur images regroupe trois suites posthumes achevées entre 2008 et 2009.

